

De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.)

Paul Bernard

Citer ce document / Cite this document :

Bernard Paul. De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.). In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 149^e année, N. 3, 2005. pp. 929-969;

doi : <https://doi.org/10.3406/crai.2005.22904>

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2005_num_149_3_22904

Fichier pdf généré le 23/10/2018

COMMUNICATION

DE L'EUPHRATE À LA CHINE
AVEC LA CARAVANE DE MAËS TITIANOS (C. 100 AP. N. È.),
PAR M. PAUL BERNARD, MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Les géographes de l'Antiquité* se méfiaient des informations qu'ils pouvaient recueillir de la bouche des marchands (ἔμποροι) (fig. 1) qui, comme le disait Marin de Tyr, le prédécesseur immédiat de Ptolémée, « n'ont aucun souci de la vérité, tout occupés qu'ils sont de leur commerce. Il leur arrive souvent d'augmenter les distances par fanfaronnade (δι' ἀλαζονείαν) » (Ptolémée, *Géographie* I.11,8). C'est pourtant les renseignements communiqués par un marchand au long cours qui avait envoyé en Chine une caravane (ou plusieurs) qui permirent à Marin et à Ptolémée, qui emprunta à celui-ci ces informations, de concevoir une carte très améliorée, par rapport à celle d'Ératosthène, du continent eurasiatique et, plus largement, du monde habité¹.

Voici comment Ptolémée présente, au travers de Marin de Tyr, ce négociant :

« Marin dit qu'un certain Maès, appelé aussi Titianos, macédonien, marchand comme son père, consigna les distances sans être allé en personne chez les Sères, mais en ayant envoyé chez eux des agents » (I.11,7)².

* Les toponymes et ethniques antiques, lorsqu'ils sont cités une première fois, apparaissent en *italique*. Pour la translittération des noms propres chinois, plutôt que le *pinyin* aujourd'hui généralisé, j'ai suivi le système adopté par A.F.P. Hulsewé et M.A.N. Loewe (1979) (cf. n. 72) parce que les non-sinologues les reconnaîtront ainsi plus facilement sous les diverses transcriptions auxquelles ils sont jusqu'à présent habitués dans les ouvrages historiques concernant l'Asie Centrale. Je remercie vivement Fr. Ory pour la réalisation des cartes qui illustrent le texte.

1. Le texte de cette communication était déjà écrit lorsque j'ai eu connaissance de l'étude de A. Alemany i Vilamajo, « Maes Titianos i la Torre de Pedra (1) : una font grega sobre els origins de la ruta de la seda », *Faventia* 24/2 (2002), p. 105-120, qui ne traite pas de l'itinéraire.

2. Les renvois à un ouvrage déjà cité se font par l'année de parution et un renvoi à la note du texte où le titre, mentionné pour la première fois, est donné dans son entier. Pour le livre I de la *Géographie* de Ptolémée, il faut se reporter à la traduction anglaise et au commentaire de J.L. Berggren et A. Jones, *Ptolemy's Geography. An annotated Translation of the*

Je m'interrogerai sur la nationalité de ce négociant, sur le milieu dans lequel il a vécu et exercé sa profession, c'est-à-dire la Syrie romaine ex-séleucide, au tournant du I^{er} et du II^e siècle de notre ère. Je serai amené, ce faisant, à souligner l'importance accrue que joue, à partir des environs de notre ère, dans le commerce international, la ville de *Hiérapolis de Syrie*, d'où Maès faisait probablement partir ses caravanes. D'après les informations qu'il nous a laissées sur la route parcourue, je referai, au moins jusqu'à l'entrée du Turkestan chinois, le trajet qui conduisit ses hommes jusqu'à la Chine des Han (fig. 2) et je terminerai en rappelant brièvement la révolution cartographique dont cette longue marche fut à l'origine.

Maès porte un nom double dont le premier élément Μάης est asianique. Originaire de la Paphlagonie, ce nom a gagné le Pont et la Cappadoce³, d'où il s'est répandu sur la côte nord de la mer Noire, notamment dans le Royaume du Bosphore⁴. Il s'est également diffusé dans d'autres régions de l'Asie Mineure⁵ ainsi que dans le bassin méditerranéen⁶, jusqu'en Italie où les esclaves et affranchis paphlagoniens sont nombreux⁷. Il est extrêmement rare dans le domaine sémitique où il représente visiblement un apport étranger (Tyr⁸, Alep⁹). La famille de notre Maès est donc venue s'installer en Syrie depuis quelque province de l'Asie Mineure.

theoretical Chapters, Princeton, 2000 ; pour le livre VI aux éditions de I. Ronca, *Geographie 6,9-21. Ostiran und Zentralasien I*, ISMEO, Reports and memoirs XV/1, Rome, 1971 ; et de S. Ziegler, *Ptolemy, Geography, Book 6. Middle East, Central and North Asia, China 1*, Wiesbaden, 1998 et Kl. Faiss, H. Humbach et S. Ziegler, *Ptolemy, Geography, Book 6. Middle East, Central and North Asia, China 2*, Wiesbaden, 2002. Nous avons la chance de disposer en français pour l'œuvre de Ptolémée de l'excellent livre de G. Aujac, *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe. Connaissance et représentation du monde habité*, Paris, 1993. N'hésitons pas à le nommer ici et à lui faire un sort dans l'immense bibliographie relative au savant alexandrin.

3. Th. Reinach, *REG* 1889, p. 267-270 ; D.M. Robinson, *AJA* 1905, p. 316 ; L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, Paris, 1963, p. 379, 493, n. 6 et 531-533 ; *CIL* VI, n° 30922.

4. *CIRB* (1965), n°s 83, 457, 546, 620, 621, 623, 750, 1242, 1283, etc.

5. *IG* II 2, n°s 8067, 9752, 10338, 12017, 12018, 2940 ; *MAMA* III, n° 233, etc.

6. *BCH* 1958, p. 132, n° 168 ; Ch. Blinkenberg, *Lindos II. Inscriptions*, n° 278 ; A. Bresson et R. Descat (éd.), *Cités d'Asie Mineure occidentale au I^{er} siècle a.C.*, Bordeaux, 2001, p. 205 et 207 (A. Bresson) ; *Clara Rhodos I* (1928), p. 34 ; M.-Th. Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, Paris, 1974, n° 406.

7. Th. Reinach, *REG* 1889, p. 268-269.

8. J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr (1963-1974)*, I. *Inscriptions de la nécropole*, Bull. Musée de Beyrouth 29, Beyrouth, 1977, n° 109.

9. *IGLS* n° 197.



FIG. 1. – Un caravanier sogdien sur son chameau. Figurine chinoise de l'époque Tang (618-907). Avec l'aimable autorisation du musée des Arts asiatiques Cernuschi de la Ville de Paris.

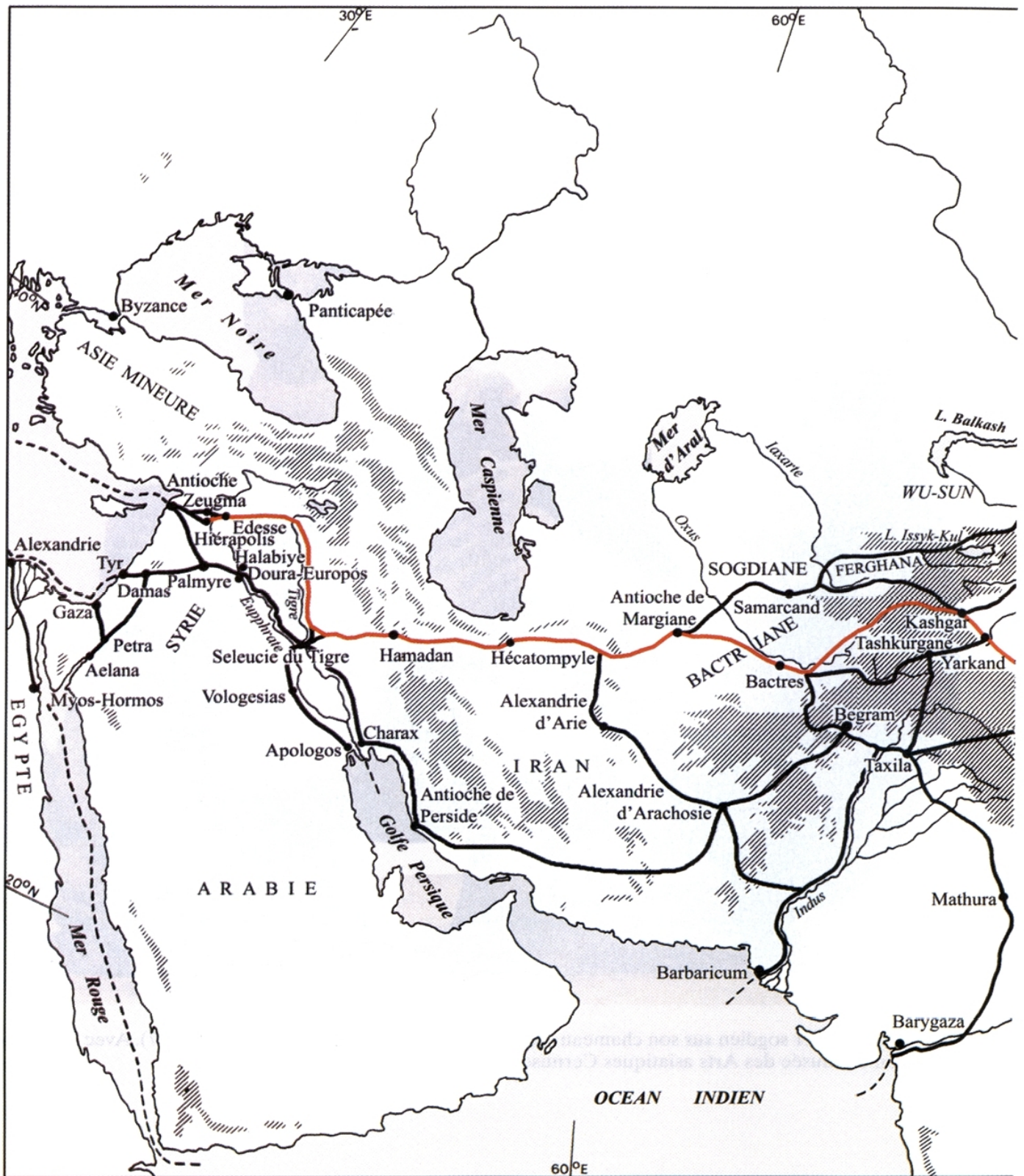




FIG. 2. – Le voyage de la caravane de Maës de Hiérapolis de Syrie à *Sera Metropolis*. L'itinéraire emprunté par Maës apparaît en rouge. Les autres routes sont figurées en noir. Carte de Fr. Ory.

Le nom *Maès* est flanqué d'un nom latin ou, plus exactement, de ce que les spécialistes appellent un *agnomen* : *Titianos*. La locution ὁ καὶ « appelé également », qui introduit ce second nom, empêche de voir en lui un véritable surnom au sens juridique du terme selon la règle des *tria nomina* ; il est ici simplement un nom complémentaire. Cette latinisation non officielle de l'état civil s'explique sans doute par une initiative de l'intéressé ou de sa famille pour entrer dans les bonnes grâces des nouveaux maîtres et servir au mieux les intérêts de la firme *Maès*. En tant que surnom, *Titianos*, très utilisé dans l'onomastique romaine, est bien attesté dans le Proche-Orient romanisé. Parmi les cinq attestations que j'y connais mentionnons à Antioche, au IV^e siècle de notre ère, un élève de Libanios, originaire de Tarse¹⁰, et à Palmyre un Julius Aurelius Titianus, fils d'Athénodoros, *duumvir* en 224-225¹¹.

Maès alias Titianos est, en outre, de nationalité macédonienne : ἄνθρωπος μακεδών. Il est impossible que l'ethnique μακεδών associé, comme il l'est ici, à un nom asianique, puisse désigner un Macédonien de souche, dont la famille serait, plus ou moins lointainement, originaire de la Macédoine, où le nom *Maès* n'est d'ailleurs pas attesté. W. Kubitschek, qui a consacré dans le *Pauly-Wissowa*, en 1935, une notice détaillée au personnage¹², fait le rapprochement avec l'ethnique des « Macédoniens de la descendance » (*épigonê*) porté en Égypte et considère que l'informateur de Marin de Tyr était originaire d'Alexandrie ou de quelque autre centre urbain de l'Égypte. Mais l'utilisation des ethniques « de la descendance » reste confinée en Égypte à l'époque ptolémaïque. A l'époque de Marin et de *Maès*, vers 100 de notre ère, la mention de l'ethnique μακεδών constituerait, dans le contexte égyptien, un anachronisme¹³.

10. A.-J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne. Libanios, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris, 1955, p. 166-179, 521.

11. J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre* III, n° 5, Beyrouth, 1930 = *Inscr. gr. ad res rom. pertinentes*, n° 1046, l. 13 ; D. Schlumberger, *Bulletin d'Études orientales* 9 (1942-1943), p. 53-82, Appendice V, n° 14.

12. *PW Suppl.* 6, 1935, col. 235-236. Sur Marin de Tyr voir aussi E. Honigmann, *PW* 14, 1928, col. 1767-1796 ; G. Gossens, voir ci-après n. 22 ; N.G. Photinos, *PW Suppl.* 12, 1970, col. 791-838 ; I. V. P'jankov, *Srednjaja Azija v antičnoj geografičeskoj tradicii. Istočnikovedeskij analiz*, Moscou, 1997, p. 72-77 (peu de choses sur les problèmes de toponymie).

13. J. Méléze-Modrzejewski, *REG* 96, 1983, p. 242-268 ; le même, dans F.J.F. Nieto (éd.), *Actes du V^e Colloque international d'histoire du droit grec et hellénistique, Santander 1-4 septembre 1983*, 1985, p. 248-251.

L'explication de l'origine macédonienne du négociant est donc à chercher dans une autre direction. On sait qu'il existe en Asie Mineure des colonies d'origine militaire désignées par l'ethnique Μακεδόνες précisé par le nom local de l'endroit, comme les οἱ ἐν Θυατείροις Μακεδόνες, οἱ περὶ Ἀκρασὸν Μακεδόνες, ou associé à un ethnique local comme οἱ Μακεδόνες Ὑρκάνιοι¹⁴. Il arrive que la référence à la nationalité macédonienne soit seule mentionnée. Si de tels toponymes ne sont pas connus jusqu'à présent en dehors de l'Asie Mineure, cela tient sans doute seulement à la pauvreté de l'épigraphie d'époque hellénistique dans le Proche-Orient séleucide.

Mais on sait que les élites de la colonisation grecque, rois, dignitaires de la cour, officiers royaux de tout rang, arboraient fièrement leur descendance macédonienne¹⁵. En dehors même des cercles du pouvoir, les simples colons pouvaient se dire, eux aussi, macédoniens, pourvu qu'ils fissent partie d'une communauté civique de la diaspora gréco-macédonienne.

J'introduis ici un document épigraphique qui vient à l'appui de cette affirmation et qu'il faut rapporter probablement à la colonisation grecque en Syrie (fig. 3). Il s'agit d'un cadran solaire d'un type exceptionnel, trouvé dans l'île égéenne de Ténos, sur lequel avait été gravée une épigramme votive de douze vers¹⁶. Le poème loue pour son savoir astronomique le concepteur du cadran, un certain Andronikos. Cet Andronikos n'est autre que le personnage homonyme qui construisit à Athènes, dans la seconde moitié du II^e siècle av. notre ère, l'horloge solaire familièrement appelée « Tour des Vents », l'un des monuments athéniens à avoir traversé le temps presque intacts¹⁷. L'épigramme célèbre sa patrie, la

14. Sur ces colonies macédoniennes voir E. Bickerman, *Institutions des Séleucides*, Paris, 1938, p. 80-83 ; L. Robert, *Hellenica* VI, 1948, p. 16-24 ; *Id.*, *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1962², p. 71-76, 264-265 ; *Journal des Savants* 1973, p. 161-211 (= *Opera minora selecta* VII, 1990, p. 225-275), notamment p. 200-202 ; *ibid.*, 1978 (= *Opera minora* VII, p. 277-282), p. 145-150.

15. M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* II, Paris, 1968, p. 83 (= *BCH* 1924) ; III, 1968, p. 359-360 (= *Rev. Ét. Anc.* 1915) ; J. et L. Robert, *Fouilles d'Amyzon en Carie I. Exploration, histoire, monnaies, inscriptions*, Paris, 1963, p. 95.

16. Pour l'épigramme voir *IG XII, 5*, n° 891 ; P. Graindor, *Le Musée belge. Revue de philologie classique* 10 (1906), p. 351-361, notamment p. 359-361 ; H. Diels, *Antike Technik*, Leipzig, 1920², p. 171-173 ; Sh.G. Gibbs, *Greek and Roman Sundials*, New Haven-Londres, 1976, n° 7001 G, p. 373-375.

17. Sur la Tour des Vents voir J. von Freeden, *OIKIA KYPPHETOY. Studien zum sogenannten Turm der Winde im Athens*, Rome, 1983, avec la bibliographie ; Chr. Habicht, *Athènes hellénistique. Histoire de la cité d'Alexandre le Grand à Marc Antoine*, tr. de l'allemand par M. et D. Knoepfler, Paris, 2000, p. 368-369.

ville de Cyrrhus, qui, non contente d'avoir donné le jour à un émule d'Eudoxe de Cnide et d'Aratos, se pare du qualificatif de « séjour des Macédoniens » (Μακεδόνων ἔδεθλον). Sans qu'on puisse l'affirmer en toute certitude, l'expression paraît être autre chose qu'une banale périphrase pour désigner une ville de la Macédoine grecque. La fierté des attaches ancestrales de la ville natale d'Andronikos avec le peuple macédonien commande la construction du poème, qui se développe autour de l'idée que la gloire du savant rejaillit sur sa patrie. Cette insistance a conduit un certain nombre de savants à considérer que cette Cyrrhus était la colonie séleucide de la Syrie du Nord plutôt que sa ville-mère homonyme de Macédoine¹⁸.

En faveur de l'origine syro-macédonienne de cette personnalité scientifique hors du commun dont l'originalité se marque dans le type même du cadran solaire de Ténos¹⁹ à multiples faces de lecture, on peut invoquer la puissante tradition d'hellénisme qui se développa dans la Syrie séleucide et connut son plein épanouissement à l'époque romaine. Ce milieu, où la culture était à l'honneur, avait absorbé la vieille science mésopotamienne dite chaldéenne, où l'observation et la connaissance des astres fournissaient le substrat de la prédiction de l'avenir par la conjonc-

18. La Cyrrhus de Syrie et sa région, la Cyrrhestique, jouent un rôle plus important dans les textes classiques (Polybe V.50,7-8 ; 57.3 ; Strabon XVI.2,8 ; Plutarque, *Démétrios* 48,6 ; Plin V.81) que son homonyme macédonienne surtout connue pour son sanctuaire d'Athéna Kyrrhestis (Diodore XVIII.4,5 ; cf. aussi Thucydide II.100,4 ; Étienne de Byzance s. v Μανδαράι). Sur le site syrien, son histoire et les recherches archéologiques dont il a fait l'objet voir Fr. Cumont, *Études syriennes* (1917), p. 221 sq. ; Ed. Frezouls, dans *ANRW* II, 8 (1977), p. 164-197. Parmi ceux qui font naître Andronikos dans la ville syrienne mentionnons E. Fabricius, E. Honigmann, E. Bickerman, M. Launey, F.W. Walbank, A.W. Lawrence, F. Wycherley, C.M. Havelock et Ph. Fleury dans son édition du livre I de Vitruve (I.6,4) (1990), p. 161, n. 10. Les tenants de l'origine macédonienne sont principalement des auteurs d'études spécialisées sur la Tour des Vents, comme J. van Freeden.

19. Véritable tour de force technique, ce cadran multiple est, sur sa face principale, d'un type pas très fréquent, dit « roofed spherical dial », selon la terminologie de Sh. G. Gibbs (ci-dessus n. 16), où c'est un rayon de soleil filtrant à travers un œilleton percé dans la paroi supérieure en surplomb de la *skaphè*, et non l'ombre portée d'un gnomon, qui parcourt les lignes saisonnières et horaires ; pour un exemplaire de ce type entré récemment au Musée du Louvre voir A. Pasquier, *CRAI* 2000, p. 643-656 ; D. Savoie et R. Lehoucq, *Revue d'archéométrie* 25 (2001), p. 25-34. Le cadran d'Andronikos à Ténos présente en outre une seconde *skaphè* mais de type ordinaire, à gnomon, sur la face opposée, ainsi que deux autres cadrans plans sur les faces latérales, l'un pour les heures du matin, l'autre pour celles de l'après-midi. La consécration de ce magnifique instrument d'une conception originale correspond, dans le sanctuaire de Poséidon et d'Amphitrite, au troisième programme architectural (seconde moitié du II^e-début du I^{er} s. av. n. è.), lors duquel on passa commande d'un certain nombre de statues à un sculpteur réputé, Agasias d'Éphèse, qui travailla également à Délos : R. Étienne, *Ténos I. Le sanctuaire de Poséidon et d'Amphitrite*, Paris, 1986, p. 195-196.

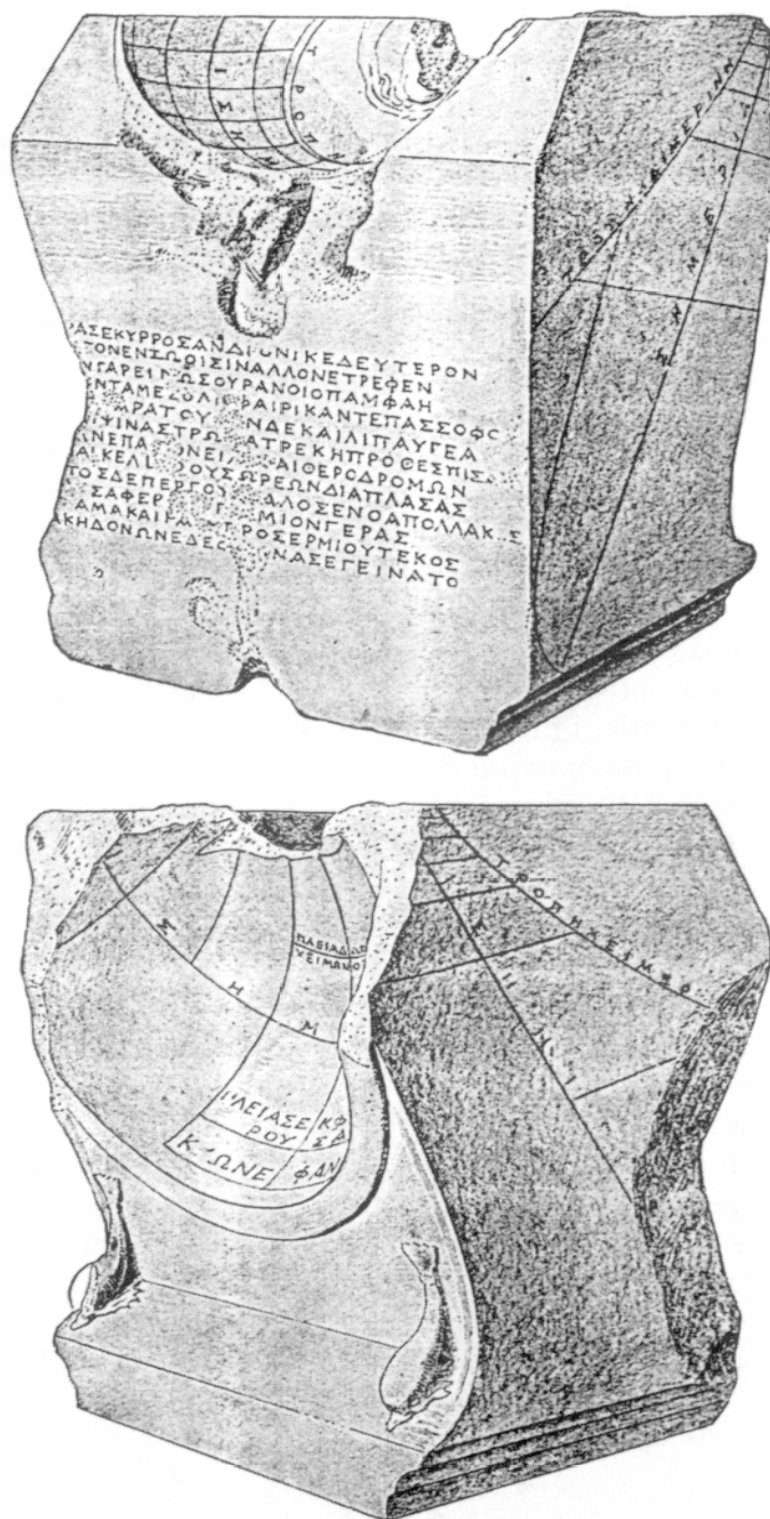


FIG. 3. – Le cadran solaire à faces multiples d'Andronikos de Cyrrhos au sanctuaire de Poséidon à Ténos. Dessin d'après *Inscriptiones Graecae* XII, 5.

tion des signes célestes. Une inscription de Thessalie, récemment découverte, nous propose un parallèle au cas d'Andronikos, celui d'un astrologue-astronome qui, quittant sa patrie syrienne, était parti chercher fortune en Grèce, comme l'avait déjà fait avant lui le Babylonien Bérose qui avait ouvert une école dans l'île de Cos. C'est un décret honorifique de Larissa de Thessalie qui nous fait connaître, au milieu du II^e siècle av. notre ère, c'est-à-dire à l'époque même d'Andronikos, un « astronome chaldéen » du nom d'Antipatros, beau nom macédonien s'il en fut, originaire de Hiérapolis de la Séleucide en Syrie, la grande ville sainte de la « Déesse Syrienne », non loin de l'Euphrate, celle-là même que mentionne Maès et sur laquelle nous allons revenir dans un instant. Sa cité d'adoption en Grèce lui accorde la citoyenneté pour services rendus aux Larisséens ainsi que pour sa science (μάθημα)²⁰. Un astrologue « chaldéen » était aussi de fait un astronome : c'est d'ailleurs la qualification professionnelle que lui reconnaît le décret : ὑπάρχων χαλδαῖος ἀστρονόμος. Dans l'Antiquité classique, et pas seulement chez les « Chaldéens » de la Syrie-Mésopotamie, l'un n'allait pas sans l'autre, et le Ptolémée de la *Syntaxe mathématique* et de la *Géographie* est le même qui écrit ce bréviaire de l'astrologie qu'est le *Tétrabible*. Qui plus est, le hiéropolitain Antipatros n'était pas un obscur praticien de la consultation des astres, mais une figure de premier plan dans son art, dont Vitruve parle avec révérence et qu'il mentionne comme le successeur de Bérose dans la liste des Chaldéens illustres²¹. On voit bien que si un Andronikos pouvait s'énorgueillir des attaches macédoniennes de sa patrie syrienne de Cyrrhus, un Grec d'adoption comme Maès pouvait, lui aussi, éprouver un sentiment de fierté analogue ; et que la ville de Hiérapolis d'où il faisait partir ses caravanes était aussi un vrai centre de culture grecque, capable de produire un astronome-astrologue comme Antipatros. Celle-ci s'y développait non pas en concurrence mais en émulation avec les activités intellectuelles traditionnelles que devait abriter le sanctuaire de la Déesse Syrienne, comme tous les anciens lieux de culte mésopotamiens à l'époque hellénistique. Notre Maès Titianos aurait donc pu être citoyen grec d'adoption

20. G.J. Gallis, *Ath. An. Arch.* 13 (1980), p. 250-252.

21. Rapprochement dû à G.W. Bowersock, *Classical Quarterly* 33 (1982), p. 491-492.

dans une colonie anciennement séleucide²². Et pourquoi pas, après tout, de Hiérapolis ?

Dire que Maès connaissait bien la Syrie passerait pour une banalité, s'agissant d'un marchand qui commerçait avec l'Orient depuis cette province, si un détail ne montrait qu'il suivait de très près l'évolution des circuits commerciaux de la région. On ne peut, en effet, qu'être frappé par le fait que la caravane qu'il envoya chez les Chinois, encore désignés sous leur nom littéraire et mythique de *Sères* (ci-après, p. 957-958), partit non pas de *Zeugma*, point de passage traditionnel sur l'Euphrate depuis la haute époque hellénistique, mais de *Hiérapolis-Bambykè*, ville sainte de la grande Déesse Syrienne Atargatis, à une soixantaine de kilomètres en aval de Zeugma²³ (fig. 4). A la différence des cités jumelles de Séleucie et d'Apamée de l'Euphrate, fondées par Séleucos I^{er} de part et d'autre d'un pont de bateaux reliant les deux rives du fleuve (*zeugma*), Hiérapolis n'était pas située directement sur l'Euphrate, mais à une vingtaine de kilomètres du fleuve sur sa rive droite. Cependant, comme elle constituait la dernière et importante étape avant un point de franchissement du fleuve, c'est par elle qu'on désignait le passage. L'Euphrate se traversait près du confluent du Sajour, petit affluent de la rive droite, en un point nommé à l'époque romaine *Cæciliana*, où l'on a retrouvé la stèle funéraire, rédigée en latin, d'un soldat romain que l'on date de la fin du I^{er} siècle ou du début du II^e siècle de notre ère²⁴, ce qui correspond, d'ailleurs, en gros à la date de Marin de Tyr et de Maès. Cette *Cæciliana*, mentionnée par Ptolémée dans une liste de sites syriens riverains de l'Euphrate, figure également sur la *Table de Peutinger*. En face, dans la plaine

22. C'est ce qu'avait pressenti G. Goossens dans sa belle monographie *Hiérapolis de Syrie. Essai de monographie historique*, Louvain, 1943, p. 124. Les quelques lignes qu'il a consacrées au marchand macédonien méritent d'être citées : « Ce Maès était donc citoyen romain, ainsi que son nom l'indique [voir ci-dessus p. 934 mes réserves sur ce point]. Il est difficile de dire comment il était "macédonien" : peut-être ce nom a-t-il encore le sens qu'il avait sous les Séleucides, et Maès descendait-il d'une classe primitive de colons militaires. Il est probable qu'il habitait l'une ou l'autre ville commerçante de Syrie, puisque dans son rapport il donne les distances à partir du passage de l'Euphrate près de cette ville, mais qu'il soit hiéropolitain ou non, ce point de départ prouve l'importance de Hiérapolis comme tête de caravane vers l'Asie Centrale. »

23. Sur Hiérapolis voir l'étude de G. Goossens citée à la note précédente.

24. Le nom viendrait du gouverneur de Syrie Q. Cæcilius Metellus Creticus Silanus (13-17 de n. è) : P.-L. Gatier, *Syria* 1994, p. 151-157. Pour le confluent du Sajour voir R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, p. 450. P.-L. Gatier songe à un endroit un peu en dessous du confluent.

de la rive gauche, se trouvait le site assyrien de *Til Barsip*, aujourd'hui Tell Ahmar : c'est par là qu'en 858 Shalmanazar III avait envahi la Syrie. Sous les Achéménides et encore lors de l'expédition d'Alexandre c'est *Thapsaque*, dont la localisation continue de faire l'objet de discussions, qui était devenu le passage principal²⁵. Avec le témoignage relatif à la caravane de Maès Titianos, le passage attesté à l'époque assyrienne à Tell Ahmar refait surface à l'époque romaine²⁶.

En mars 363 Julien, qui s'apprêtait à envahir la Perse sassanide, rassembla l'armée romaine à Hiérapolis²⁷. Puis ayant dépêché la flotte vers l'aval sur l'Euphrate, il franchit le fleuve sur un pont de bateaux pour se diriger vers *Batnæ d'Osrhoène*. On a cru le récit de l'historien Zosime entaché d'erreur en ce qui concerne la flotte parce que Hiérapolis n'est pas au bord de l'Euphrate²⁸. Mais c'est ignorer que le point de franchissement d'un fleuve peut prendre le nom du site voisin et que, de façon générale, pour les Grecs une ville était censée être sur un cours d'eau du moment que son territoire était limitrophe de celui-ci ou traversé par lui²⁹. Ce fut donc bien à Cæciliana que Julien franchit l'Euphrate.

Pour gagner l'Euphrate Julien avait pris la route que Septime Sévère avait fait remettre en état pour préparer son invasion de 198 contre l'Empire parthe³⁰. Trois milliaires portant son nom, l'un daté de 197, ont en effet été retrouvés sur l'itinéraire entre *Béroia* (Alep) et Hiérapolis. Il est fort probable que l'empereur, partant de Hiérapolis, traversa l'Euphrate au même endroit que Julien devait le faire un siècle et demi plus tard.

25. Exposé de la question par M. Gawlikovsky, *Iraq* 58 (1996), p. 122-133, qui considère que Thapsaque se confond avec Zeugma-Séleucie de l'Euphrate ; de même A. Comfort, C. Abadie-Raynal et R. Ergeç, *Anatolian Studies* 50 (2000), p. 99-125, notamment p. 122.

26. Des fouilles récentes ont révélé au sommet du tell assyrien une occupation grecque et romaine : J. Gaborit et P. Leriche dans P. Arnaud et P. Counillon (éd.), *Geographica Historica*, Bordeaux-Nice, 1998, p. 190.

27. Zosime, *Histoire Nouvelle* III.12.1 ; Ammien Marcellin XXIII.2,6-8 ; lettre de Julien à Libanius, éd. J. Bidez, éd. des Belles Lettres, n° 98, p. 180-184.

28. L. Dilleman, *Syria* 38 (1951), p. 144 ; F. Paschoud dans son édition de Zosime aux éd. des Belles Lettres II (1), 1979, p. 104-105 et bien d'autres.

29. C'est un point sur lequel L. Robert est souvent revenu. Voir en dernier lieu à propos de la Bactriane séleucide la mise au point de O. Bopearachchi, *Topoi*, Suppl. 6 (2004), p. 357-363.

30. Le tracé de la route romaine suivi par Julien depuis Antioche jusqu'à Hiérapolis et l'Euphrate par Chalcis et Berois (Alep), avec les trois milliaires découverts sur la dernière partie du trajet, a été étudié par Fr. Cumont, *Études syriennes* (1917), p. 1-33, 319-321.

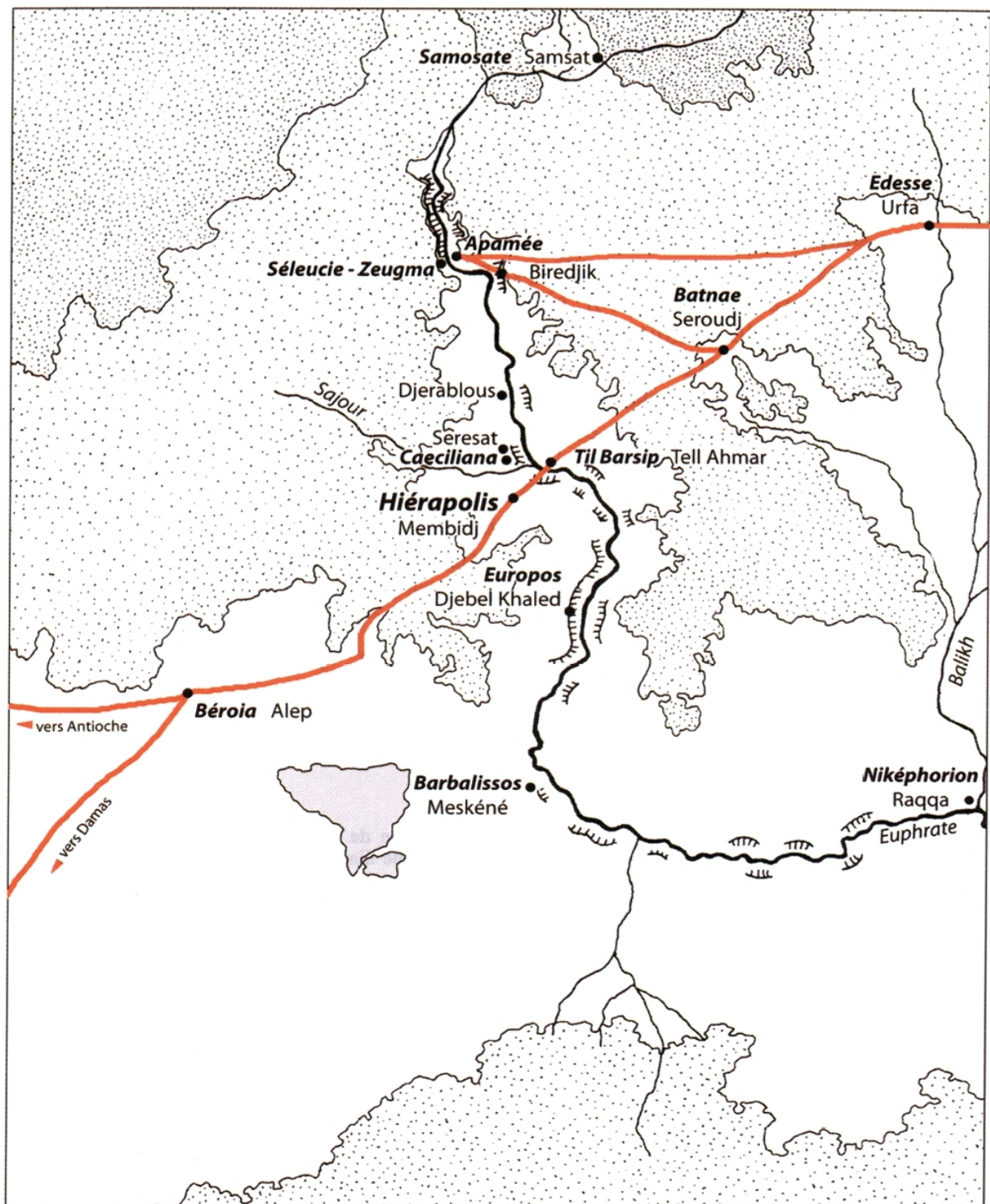


FIG. 4. – Séleucie-Zeugma et Hiérapolis sur l'Euphrate. Carte de Fr. Ory d'après J. Gaborit et P. Leriche dans P. Arnaud et P. Counillon (éd.), *Geographica Historica*, Paris, 1998, fig. 3.

Il ne faudrait pas croire pour autant que le développement du passage de Hiérapolis-Cæciliana, qui avait déjà commencé à l'époque de Maès, ait fait perdre immédiatement de son importance à Zeugma. La IV^e Legio Scythica y était stationnée depuis le I^{er} siècle de notre ère. L'extension de l'Empire romain au-delà de l'Euphrate à partir du II^e siècle de notre ère, avec ses avancées et ses reculs dans ses affrontements avec les Parthes puis les Sassanides, lui conserva longtemps son rôle stratégique de point de passage important sur l'Euphrate³¹. C'est même sous l'Empire et, plus précisément, au II^e siècle et dans la première moitié du III^e, que la ville connut l'apogée de sa prospérité, comme le montrent les fouilles récentes et les découvertes de riches maisons décorées de splendides mosaïques et de peintures murales³². En 221 on y disputait encore des concours athlétiques à la grecque, comme nous l'apprend une inscription qui retrace la carrière d'un athlète de Laodicée de Syrie³³. A *Doura Europos*, peu de temps avant la ruine de la ville par les Sassanides en 256, se produisit une troupe de balladins dont le point d'attache était à Zeugma³⁴. Celle-ci frappa un abondant monnayage sous divers empereurs, de Trajan (98-117) à Philippe l'Arabe (244-249). Ce n'est donc pas avant le saccage de la ville par Shapour I^{er} en 256³⁵ que commence véritablement le déclin de Zeugma.

31. Vers 360 Rufius Festus fait ainsi l'historique de l'expansion romaine en Mésopotamie : « At last under the principate of Trajan the diadem was taken from the king of Greater Armenia, and through Trajan Armenia, Mesopotamia, Assyria and Arabia were made *provinciae*, and the Eastern frontier was established on the banks of the Tigris. But Hadrian, who succeeded Trajan, jealous of Trajan's glory, voluntarily returned Armenia and Assyria, and wished the Euphrates to be the boundary between the Persians and the Romans. But afterwards under the Antonines, Marcus and Verus, also Severus, Pertinax, and other Roman Emperors, who fought with varying fortunes against the Persians, Mesopotamia was four times lost and four times recovered. Then, in the time of Diocletian, after the Romans had been defeated in a first campaign, and in a second battle king Narsès was worsted... and, when peace was made, Mesopotamia was restored and the frontier restored along the banks of the Tigris, in such way that we gained the overlordship of five peoples settled across the Tigris » (d'après J.W. Eadie, *The Breviarum of Festus*, Londres, 1967, section 14).

32. D. Kennedy, *The twin Towns of Zeugma on the Euphrates. Rescue Work and historical Studies*, Rhode Island, 1998 ; C. Abadie-Raynal, *CRAI* 2002, p. 743-771 ; *Zeugma II. Peintures murales romaines*, sous la direction d'A. Barbet, Paris, 2005.

33. *IGLS* IV, n° 1265 ; M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique – IV^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.*, Paris, 2001, p. 862, 865-866.

34. *Dura Preliminary Report* 9/1, p. 203-265.

35. E. Kettenhofen, *Die römisch-persischen Kriege des 3. Jahrhunderts n. Chr. nach der Inschrift Shapuhrs I. an der Ka'baye Zartošt*, Wiesbaden, 1982, p. 58.

Hiérapolis, de son côté, profita de l'élimination de Palmyre dans les circuits commerciaux avec le golfe Persique et la route maritime de l'Inde une fois que les Sassanides se furent emparés en 222 de la Characène et qu'ils eurent consolidé, par leur victoire de 224 sur le dernier roi parthe, leur mainmise sur la Mésopotamie³⁶. Au milieu du IV^e siècle, ainsi qu'en témoigne Ammien Marcellin, *Batnæ*, de l'autre côté de l'Euphrate, sur la route du nord, était devenue le centre d'une grande foire internationale annuelle où affluaient, apportées par de riches négociants, les marchandises venues de l'Inde et de la Chine³⁷. Le développement de ce centre de grand négoce, favorisé par le déclin de Zeugma et de Palmyre, s'explique par sa situation sur la route qui reliait Batnæ au passage de Cæciliana et à Hiérapolis sur la rive droite du fleuve.

Il y avait longtemps que s'était dessinée la vocation de Hiérapolis à être un centre d'attraction pour les négociants au long cours, sans parler du commerce local et régional qu'entretenait la foule des pèlerins venus rendre hommage à la Déesse Syrienne. A Délos ce sont des marchands hiéropolitains qui avaient établi au II^e siècle av. notre ère un sanctuaire d'Atargatis et de Hadad, dont les prêtres furent dans les premiers temps recrutés parmi les Hiéropolitains installés dans l'île, avant que le culte ne fût, à partir de 118 av. notre ère, officialisé et pris en charge par les colons athéniens³⁸.

On comprend mieux maintenant pourquoi, chez Marin et chez Ptolémée, l'itinéraire terrestre qui allait de l'Euphrate à la Chine des Sères a pu avoir son point de départ à Hiérapolis et non à Zeugma, comme c'était encore le cas dans l'itinéraire des *Stations parthes* aux environs de notre ère. On voit ainsi s'amorcer dès l'époque de Maès ce déplacement du point de passage. Maès a

36. M. Schuhol, *Die Charakene. Ein mesopotamisches Königreich in hellenistisch-parthischer Zeit*, 2000, p. 368-373. Après 224 il n'y a plus que deux mentions de caravanes palmyréniennes dans les inscriptions de Palmyre, l'une en 247 vers Vologésias (*ibid.*, p. 87-88, n° 32), l'autre en 257 (*ibid.*, p. 88, n° 33) ; la restitution de la date de 266 sur une troisième est contestée (*ibid.*, p. 89-90, n° 34).

37. Ammien Marcellin XIV.3, 3.

38. E. Will, *Le Sanctuaire de la Déesse Syrienne*, Paris, 1985, notamment p. 139-147 ; J. Marcadé, *Au Musée de Délos. Étude sur les sculptures hellénistiques en ronde bosse découvertes dans l'île*, Paris, 1969, p. 381-386 ; Ph. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque romaine*, Paris, 1970, p. 466-477. Liste des Hiéropolitains dans J. Tréheux, *Les inscriptions de Délos. Index I Les étrangers à l'exclusion des Athéniens de la clérouchie et des Romains*, Paris, 1982, p. 100.

certainement séjourné longuement à Hiérapolis. J'ai même donné plus haut les raisons qui me font croire, sans pouvoir le démontrer, qu'il était citoyen de la ville devenue grecque par la faveur des Séleucides.

*
* *

L'itinéraire de la caravane organisée par Maès qui alla de l'Euphrate à la Chine du Nord est décrit par Ptolémée (I.12,5-9), qui en énumère les étapes d'après les renseignements communiqués par le marchand à Marin de Tyr.

Je numérote de 1 à 11 les onze sections de la route qu'elles délimitent³⁹.

Sections 1 à 4. – De Hiérapolis à Hécatompile

Section 1. – « Franchissement de l'Euphrate près de Hiérapolis » et non à Zeugma, qui ne figure dans Ptolémée que dans une liste de villes situées sur le fleuve, sans autre caractère particulier (V.15,14) (fig. 5). Nous nous sommes suffisamment expliqués sur ce changement du point de passage de l'Euphrate pour n'y point revenir. Je mentionne pour mémoire l'hypothèse de P. Pelliot, *JA* 17 (1921), p. 139-145, qui identifie la ville de *Suu-fu*, prononcé *fan-fu, dans le Ta-tsin (Proche-Orient romanisé) avec *Bambykè*, appellation syrienne de Hiérapolis ; proposition non écartée par D.F. Graf (*infra*, n. 94).

Section 2. – « Traversée de la Mésopotamie en suivant la route conduisant au Tigre ».

Section 3. – « Traversée par la Garamée de l'Assyrie, puis de la Médie vers Ecbatane et franchissement des Portes Caspiennes ».

Section 4. – « Traversée de la Parthie vers Hécatompile ».

La province d'Adiabène dans laquelle pénétra la caravane de Maès après avoir franchi le Tigre à hauteur de *Ninive*, aujourd'hui Mossoul, et qu'elle traversa en direction du sud, garde chez Marin son nom ancien d'*Assyrie*⁴⁰ (Section 3). Le pays des *Gara-*

39. Je laisse de côté les indications de direction, beaucoup moins sûres, que je n'utilise que lorsqu'elles peuvent servir à éclairer l'itinéraire suivi entre deux points connus.

40. Outre ce passage le nom des *Garamaioi* apparaît dans la *Géographie* en VI.1,2, où leur pays est situé correctement entre l'Adiabène au nord et l'Apolloniatis au sud. Dans

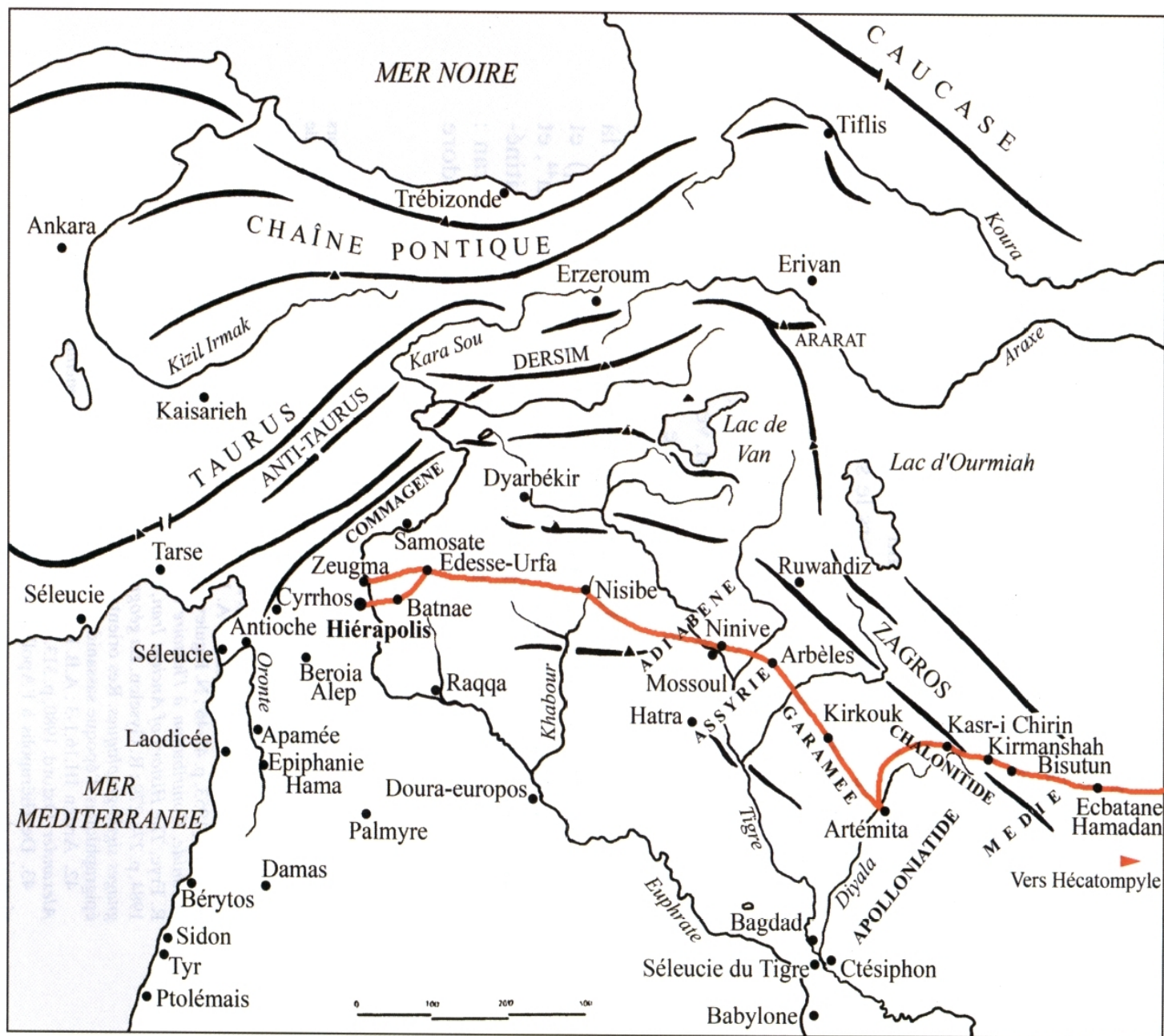


FIG. 5. – L'itinéraire de la caravane de Maës entre Hiérapolis et Ecbatane. Carte de Fr. Ory.

méens qui lui fait suite (Section 3) est la transcription grecque, sous forme d'ethnique, du nom connu en syriaque comme *Beth Garmé*, en pehlevi comme *Garmegan*, et qui désigne la région comprise entre le Grand Zab et le Petit Zab, avec pour chef-lieu *Karkha de beth Slok* (syr.), l'actuelle Kirkuk⁴¹. Après le franchissement du Tigre la caravane n'a donc pas pris, pour gagner la Médie, l'itinéraire plus direct, mais moins aisé et certainement moins fréquenté, qu'avait emprunté Darius III après la défaite de *Gaugamèles*, et qui, après *Arbèles*, coupant droit vers l'est à travers des cantons montagneux et passant à Ruwandiz, franchit le Zagros au sud du lac Urmia⁴². Elle a d'abord suivi la grande route d'accès à la Babylonie vers le sud en direction de Séleucie du Tigre-Ctésiphon, mais elle l'a quittée bien avant d'avoir atteint la capitale de la Babylonie gréco-parthe puisque celle-ci n'est pas nommée par Marin. Coupant au plus court vers le sud-est à travers l'*Apolloniatide*, elle a dû rejoindre, à hauteur d'*Artémitta*, chef lieu de cette province, la route qui, venant de Séleucie, gagne Ecbatane (Section 3) et qui est décrite dans les *Étapes parthes* d'Isidore de Charax⁴³ : remontée de la *Diyala*, traversée de la *Chalonitide* (région de Hulwan) et franchissement du Zagros là où passe encore la route moderne, entre Khanaqin (Iraq) et Khosrovi (Iran), débouché en Médie sur le plateau iranien⁴⁴, et marche jusqu'à *Ecbatane-Hamadan* (Section 3) selon un itinéraire jalonné de sites antiques illustrés par l'histoire de l'Iran : Kasr-i Chirin, Sar-i Pul, Taq-i Bostan, Bisutun (Diodore

le passage que nous étudions, l'Assyrie est nettement distinguée de la Mésopotamie alors que souvent le terme *Assyrios* est synonyme de *Syros/Syrios* pris dans le sens très large de « syrien » appliqué à l'ensemble des peuples de langue araméenne.

41. J. Marquart, *Ērānšahr nach der Geographie des Pseudo-Moses Xorenac 'i*, Abhandl. der könig. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, philol.-hist. Klasse, NF III, n° 2, Berlin, 1901, p. 21-22 ; E. Honigmann et A. Maricq, *Recherches sur les Res Gestae divi Saporis*, Bruxelles, 1953, p. 45-46 ; N. Pigulevskaja, *Les villes de l'État iranien aux époques parthe et sassanide. Contribution à l'histoire sociale de la basse Antiquité*, Paris, 1963, p. 111-113 ; R. Frye, *The History of Ancient Iran*, Handbuch der Altertumswissenschaft, III/7, Munich, 1984, p. 278-279 ; R. Gyselen, *La géographie administrative de l'empire sassanide. Les témoignages sigillographiques*, *Res orientales* 1 (1989), p. 49 (n° 1), 56 (n° 32), 72-79 (documents épigraphiques d'époque sassanide).

42. Arrien III.16,1-3 ; A.B. Bosworth, *A historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford, 1980, p. 313.

43. De Hiéropolis à l'Apolloniatide il y avait, selon les itinéraires arabes, une petite vingtaine de jours.

44. Sur la Chalonitide et les passes du Zagros auxquelles elle donne accès voir E. Herzfeld, *The Persian Empire. Studies on Geography and Ethnography of the Ancient Near East*, Wiesbaden, 1968, p. 23-24.

XVII.110), *Kangavar* (Kongobar)⁴⁵. *Ecbatane*, aujourd'hui Hamadan, se passe de commentaire.

Après *Ecbatane*-Hamadan la route longe vers l'est le piémont de l'Elbourz, d'abord à travers la Médie orientale, qu'elle quitte par les *Portes caspiennes* (Section 4)⁴⁶, l'actuel défilé de Sar Dareh, puis à travers la *Parthyène* où est mentionnée la ville d'*Hécatompyle* (Section 4) identifiée avec le site de Shahr-i Kumis⁴⁷.

Section 5. – Trajet d'*Hécatompyle* à la ville d'*Hyrkania*

Après avoir dépassé *Hécatompyle*, la caravane, au lieu de tenir le cap vers l'est jusqu'à Meshed, oblique vers le nord à hauteur de l'actuelle Damghan⁴⁸ et, franchissant l'Elbourz, pénètre en Hyrcanie, selon un itinéraire qui coïncide en gros avec celui qu'avait suivi Alexandre (fig. 6). En *Hyrkanie* elle fait halte dans la ville homonyme d'*Hyrkania*, la capitale, dûment désignée comme telle dans la description de la province que donne Ptolémée (*metropolis* : VI.9,7 ; VIII.23,3)⁴⁹, où Alexandre s'était également arrêté pour regrouper les différents contingents de son armée qu'il avait scindée pour franchir l'Elbourz et la reposer après sa campagne contre les *Mardes*⁵⁰. Les historiens d'Alexandre connaissent cette ville sous le nom de *Zadrakarta*⁵¹. Dans un document babylonien

45. GGM I, *Mansiones Parthicae*, 2-6. Cette section de la route est illustrée dans la *Table de Peutinger* ; commentaire dans W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Persien*. Sitzungsber. der philos.-histor. Klasse der kaiserl. Akad. der Wissensch. zu Wien 102 (1883), p. 145-153, qui donne également les noms arabes de l'itinéraire ; sur ces derniers voir également A. Sprenger, *Die Post- und Reisenrouten des Orients*, Amsterdam, 1864, p. 11-12.

46. Sur les Portes caspiennes voir P. Bernard, *Topoi* 4/2 (1994), p. 483 ; P. Bernard, P. Briant et G. Rougemont, *Iran. La Perse de Cyrus à Alexandre, Dossiers d'archéologie* 227 (oct. 1997), p. 44-45. A 80 km de Téhéran le défilé de Sar Dareh traverse d'ouest en est un éperon rocheux se détachant du versant sud de la chaîne de l'Elbourz qui séparait la partie la plus orientale de la Médie, dite Médie Rhagène, de la Choarène et de la Comisène où commençait la Parthie.

47. P. Bernard, *Topoi* 4/2 (1994), p. 491-493, fig. 2.

48. Corrigeant entre *Hécatompyle* et la ville d'*Hyrkania* le tracé en ligne droite de Marin aligné sur le parallèle de Rhodes-*Hécatompyle*, Ptolémée, I.12,6, fait avec raison obliquer vers le nord le trajet entre ces deux villes.

49. Il n'est pas rare que la province et son chef-lieu soient appelés du même nom : ainsi l'Arachosie et sa capitale *Arachotoi* (Kandahar), *alias* Alexandrie d'Arachosie.

50. Il y organise même un concours gymnique : Arrien III.23,6 ; 25,1.

51. Arrien III.25,1 : « Zadrakarta, la plus grande ville d'Hyrcanie, où se trouvait le palais royal des Hyrcaniens ». Si Strabon, mentionne séparément « Karta et le palais royal de Tapè » (XI.7,2), c'est sans doute parce que celui-ci occupait un emplacement distinct de celui de la ville, peut-être une acropole au voisinage immédiat de cette dernière. Quinte

daté de 141 av. notre ère est mentionnée la ville *Urqananu* (babyl.)⁵². Un peu plus loin dans le même texte il est dit que le roi parthe Mithridate I^{er} (171-138 av. n. è.) quitte *Arqania*⁵³. Les deux noms désignent peut-être une seule et même ville qui serait l'*Hyrkania* de Maès, dont l'appellation serait ainsi attestée dès l'époque parthe ancienne et remonterait sans doute plus haut encore. Pour la localisation de *Zadracarta-Hyrkania* on hésite entre Sari et Asterabad-Gurgan⁵⁴.

Sections 6 et 7. – De *Hyrkania* à *Bactres*

Section 6. – « Trajet depuis *Hyrkania* à travers l'*Arie* vers *Antioche de Margiane* ».

Section 7. – « Trajet d'*Antioche de Margiane* à *Bactres* ».

Depuis l'Hyrkanie la caravane gagna *Antioche*, capitale de la *Margiane* (Section 7), aujourd'hui Merv-Marv, en suivant d'abord, selon Ptolémée, une direction générale vers le sud (donc vers l'Arie), puis vers le nord (donc en Margiane) (fig. 6 et 7). Partant de l'Hyrkanie, elle a dû pour cela d'abord remonter vers l'est la vallée de l'Atrek, le long du versant méridional du Kopet Dag, puis descendre en direction du sud-est celle du Kasaf Rud, qui coule en sens inverse vers le Hari-rud, principal fleuve de l'Arie, et parvenir à *Susia*, la moderne Tush, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Meshed, où elle atteignit la frontière occidentale de l'Arie (Section 6). C'est en effet dans cette ville qu'en 330 Alexandre, revenu après la campagne d'Hyrkanie sur le tronçon principal de la route ouest-est qui longeait le versant sud de l'Elbourz par l'actuelle Nishapur, avait reçu du gouverneur de l'importante satrapie d'Arie, Satibarzanès, qui s'était, selon

Curce mentionne anonymement la ville en Hyrkanie, avec son palais de Darius (VI.5,22). Sur Zadrakarta voir en dernier lieu M.-L. Chaumont, « Études d'histoire parthe II. Capitales et résidences des premiers Arsacides (III^e-I^{er} s. av. J.-C.) », *Syria* 1973, p. 206-211.

52. A. J. Sachs et H. Hunger, *Astronomical Diaries and related Texts III. Diaries from 164 to 61 BC*, Vienne, 1996, 140 A, Rev. 4 (p. 135) (mention isolée, lecture non certaine).

53. *Ibid.*, 140 C obv. 34 (p. 147). G. F. del Monte, *Testi della Babilonia Ellenistica I. Testi cronografici*, Pise, 1997, p. 106, traduit : « le roi s'est mis en marche contre l'Hyrkanie » (p. 106), mais comprend comme si le roi partait pour l'Hyrkanie (p. 107), probablement à cause de Justin, XLI.6 : *ipse in Hyrcaniam proficiscitur*. Sur les événements politiques de cette période voir N. Debevoise, *A political History of Parthia*, 1938, p. 24.

54. J.E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni. Books 5 to 7,2*, Amsterdam, 1994, p. 190-192.

l'usage, porté au-devant du vainqueur, la soumission de la province qui était sous son autorité⁵⁵.

La capitale de la province d'Arie, *Alexandrie d'Arie*, aujourd'hui Hérat, n'est pas nommée dans l'itinéraire de Maès⁵⁶. On est donc en droit de supposer que la caravane n'y est pas passée, de même qu'elle avait esquivé Séleucie du Tigre. Même raccourcie, la traversée du Nord-Ouest de l'Arie par Susia-Tush suffit à justifier la mention de cette province dans le rapport de Maès. Après Susia, laissant alors sur sa droite l'embranchement conduisant à *Hérat* (à cinq jours de marche), la caravane a dû franchir le cours inférieur du Hari-rud ou Tedjend à hauteur de l'oasis de l'actuelle Sarakhs⁵⁷, pour se diriger ensuite vers le nord-est sur Merv-*Antioche de Margiane* (Section 7) (140 km environ que l'on parcourait en cinq étapes)⁵⁸. Nous savons par les géographes arabo-persans qu'au Moyen Âge Sarakhs était sur la route

55. Arrien III.25,1-2 : « A partir de là [la Parthyène qu'il traverse d'abord en quittant l'Hyrkanie], il marcha vers la frontière de l'Arie et sur Sousia, une ville d'Arie, où Satibarzanès, le satrape d'Arie, vint à sa rencontre ». Sur Tush voir W. Barthold, *A historical Geography of Iran*, Princeton, 1984, p. 102-105. C'est quelque part entre Sarakhs et Hérat qu'en 208 av. notre ère Antiochos III franchit l'Arios-Heri-rud en mettant en déroute la cavalerie gréco-bactrienne d'Euthydème I^{er} : Polybe, X.49.

56. Il semble que dans un premier temps, au départ de Sousia, Alexandre ait, lui aussi, laissé sur sa droite la région de Hérat, coupant au plus court vers l'est, sans passer par l'oasis de Merv, pour atteindre au plus vite Bactres où Bessos s'était retiré : ce n'est qu'à l'annonce de la révolte de Satibarzanès à Artacoana, la capitale de la satrapie d'Arie, qu'il aurait rebroussé chemin pour écraser la rébellion. C'est à ce moment-là qu'il fonde Alexandrie d'Arie, sans doute près d'Artacoana. Le détail des opérations militaires en Arie n'est que très imparfaitement connu et a donné lieu à des interprétations différentes : pour un résumé des diverses opinions voir J.E. Atkinson 1994, *op. cit.* (n. 54), p. 206-209.

57. Sur l'oasis de Sarakhs voir V. Minorsky (éd.) avec préface de W. Barthold, *Hudūd al-'Ālam*, « The Regions of the World », *A Persian Geography 372 A.H.-982 A.D.*, Londres, 1937, p. 104 et 327 ; A. Sprenger 1864, *op. cit.* (n. 45), p. 15-16 ; G. Le Strange 1905, *op. cit.* (n. 60), p. 395-396 ; G.N. Curzon, *Persia and the Persian Question*, Londres, 1892, p. 195-198 ; W. Barthold 1984, *op. cit.* (n. 55), p. 41-44, 47, 50, 62-63 ; G. Koshelenko dans *Arxeologija SSSR* 1985, p. 186-187 ; V.A. Gaibov et A. Gubaev dans *Arxeologija SSSR* 1999, p. 19, 20, 23. Les *Stations parthes*, 12, mentionnent une ville de *Sirok*, mais en Parthyène et à 11 schènes, soit 60 km environ, à l'est de Nisa, ce qui est encore loin de Sarakhs.

58. Sur la géographie et le peuplement de delta du Murghab voir A. Gubaev, G. Koshelenko et M. Tosi, *The archaeological Map of the Murghab Delta. Preliminary Reports 1990-1995*, ISMEO Reports and Memoirs III, Rome, 1998 ; sur les fouilles récentes faites sur le site de la ville ancienne par une équipe turkméno-anglaise composée de G. Hermann, K. Kurbansakhatov, St John Simpson et autres, voir la série de rapports préliminaires parus dans *Iran* 31 (1992), p. 39-62 ; 32 (1993), p. 53-75 ; 34 (1996), p. 1-22 ; 35 (1997), p. 1-33 ; 36 (1998), p. 53-75 ; 37 (1999), p. 1-24 ; 38 (2000), p. 1-31. Fondée une première fois sur ordre d'Alexandre qui ne semble pas y être venu personnellement, l'Alexandrie de Margiane construite sur le site d'un établissement ancien qu'elle avait englobé (Erk Kala) avait été détruite vers 294 par une invasion de nomades et refondée alors à son propre nom par Antiochos I^{er}, alors associé au trône par son père Séleucos I^{er}.

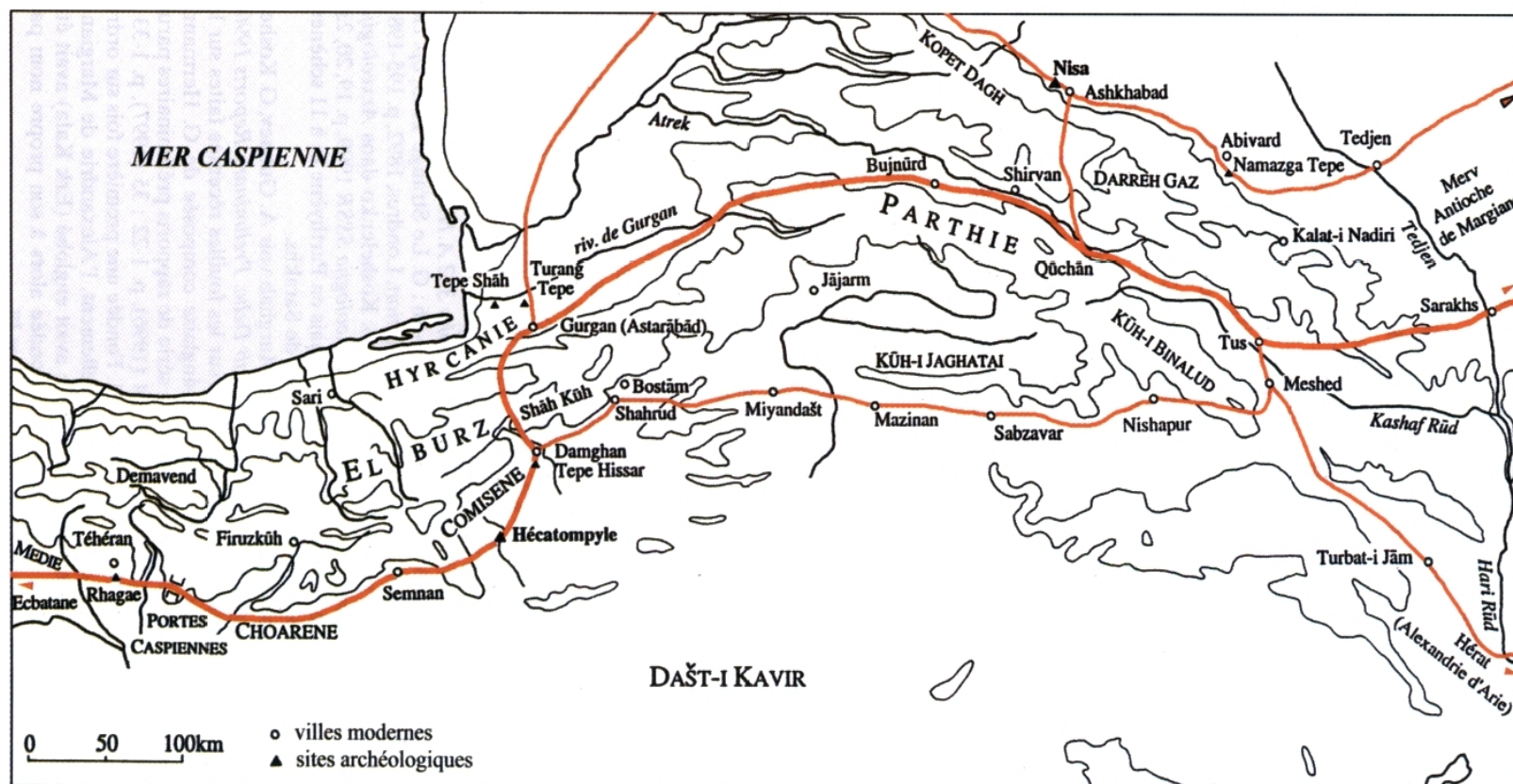


FIG. 6. – L'itinéraire de la caravane de Maës entre Ecbatane et Alexandrie de Margiane. L'itinéraire emprunté par Maës apparaît en gras. Carte de Fr. Ory.

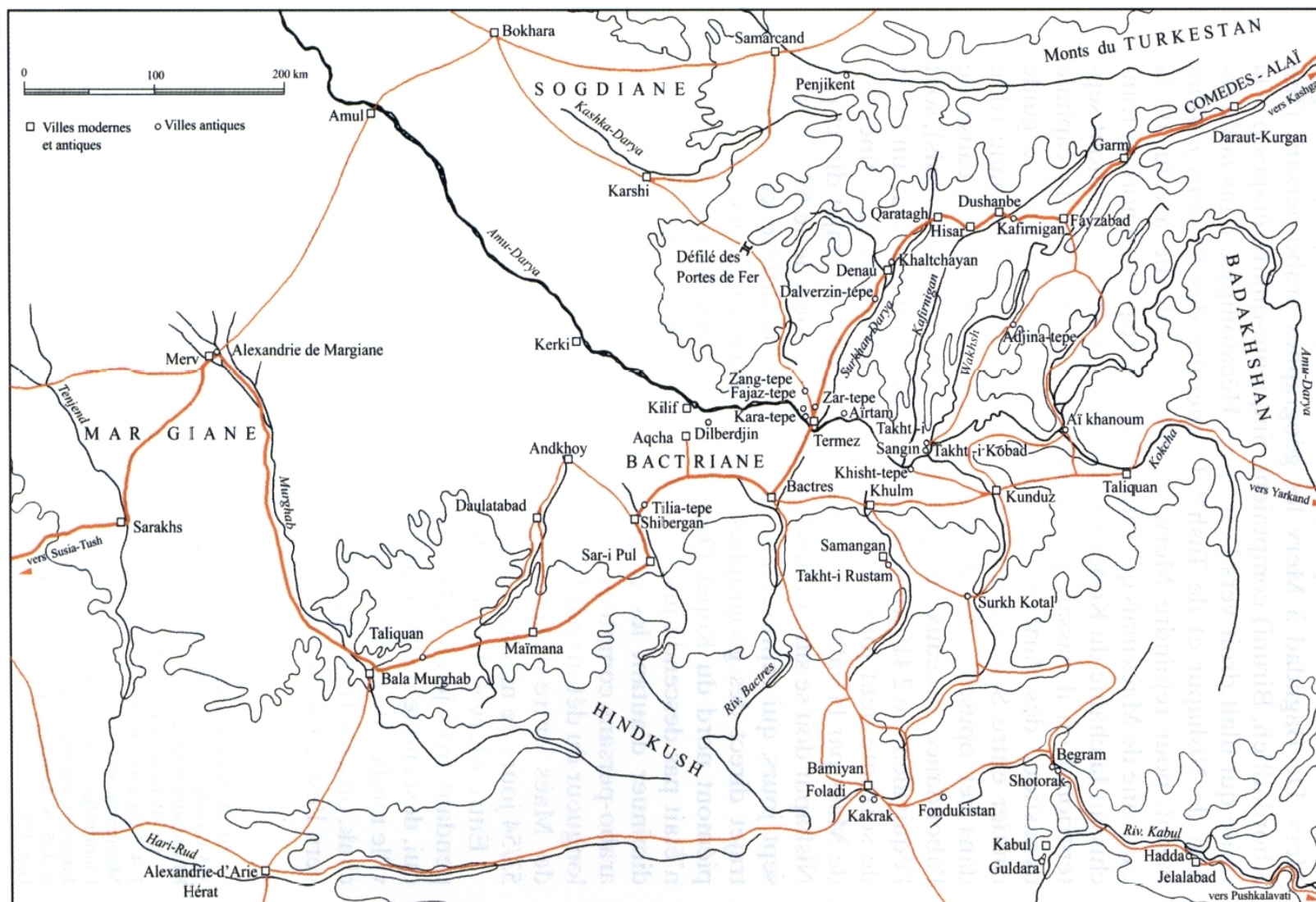


FIG. 7. – L'itinéraire de la caravane de Maës entre Alexandrie de Margiane et la montée des Comèdes. L'itinéraire emprunté par Maës apparaît en **gras**. Carte de Fr. Ory.

directe reliant la Mésopotamie à la Bactriane qui passait par Merv. De Baghdad à Merv les géographes arabo-persans (Ibn Khordadbeh, Biruni) comptaient cinquante-quatre étapes par la route qui filait droit vers l'est après Hécatompyle dans la direction de Nishapur et de Tush⁵⁹. L'itinéraire des *Stations parthes* faisait, pour rejoindre Merv, un détour analogue à celui de la caravane de Maès mais qui remontait encore plus au nord et franchissait la chaîne du Kopet Dagh pour en longer le piémont septentrional où il passait par le célèbre site de *Nisa*, la capitale dynastique des Parthes. Les 482 schènes que compte ce guide routier entre Séleucie du Tigre et Antioche de Margiane (dite dans cet opuscule *Enydros* « Antioche-les-Eaux » à cause de l'abondance des eaux qu'apportait le Murghab à son oasis), sont l'équivalent de 2 410 km, soit, à raison de 35 km par jour, un trajet de soixante-neuf jours de marche. L'allongement de l'itinéraire de Maès par la vallée de l'Atrek par rapport au trajet direct par Nishapur doit se situer dans le milieu de la fourchette 69 - 54, soit sept jours, qui représentent la moitié de la différence entre le trajet direct des géographes arabo-persans et le détour par le piémont nord du Kopet Dagh. Compte tenu du fait que Maès n'était pas descendu jusqu'à Séleucie du Tigre et qu'il faut donc diminuer d'autant les cinquante-quatre étapes des géographes arabo-persans comptées à partir de Baghdad, tout en ajoutant la longueur du détour par l'Atrek (sept jours au maximum), le trajet de Maès entre l'Apolloniade et Merv doit être estimé à 53/54 jours de marche effectifs.

Entre Merv et Bactres (Section 7), la route remontait d'abord pendant trois jours vers le sud la vallée du Murghab, la rivière qui, descendue de l'Hindukush, irrigue l'oasis de Merv, jusqu'à la ville médiévale de *Merv-rud*, qu'on identifie avec l'actuelle Maruchak, ou avec Bala-Murghab⁶⁰. A partir de là, l'itinéraire obliquait vers l'est en se tenant généralement près des montagnes et on

59. A. Sprenger 1864, *op. cit.* (n. 45), carte n° 1 (Biruni) ; p. 15 : Baghdad-Sarakhs = 345 farsakhs soit 49 jours à raison de 7 farsakhs par jour + Sarakhs-Merv = 5 jours (Ibn Khordadbeh, Qodama).

60. Pour cette partie de l'itinéraire voir A. Sprenger 1864, *op. cit.* (n. 45), p. 41-43, cartes 1, 4, 5 (la carte de Biruni n° 5 place de façon erronée la branche de Shiberghan au sud de Maymana, alors qu'elle est au nord) ; W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Cambridge, 3^e éd. revue 1968, réimpr. 1977, p. 79-80 ; G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge, 1905, réimpression 1966, p. 420-426, carte VIII entre p. 434 et 435 ; V. Minorsky 1937, *op. cit.* (n. 57), p. 107 (nos 52, 53, 54, 58, 60) et 335-336, carte VIII à la p. 329.

atteignait en trois jours *Taliqan*, où la route se dédoublait en deux branches, l'une proche des montagnes passant par *Jahuddan*, aujourd'hui Maymana, et par *Anbar*, l'actuelle Sar-i Pul, l'autre, un peu plus au nord, en plaine, par *Faryab* (Daulatabad) et Shiberghan : au total entre Merv et Bactres, un trajet de 17 à 20 étapes.

Au tournant des I^{er}-II^e siècles de notre ère, lors du passage des agents commerciaux de Maès à Bactres (Section 7), l'Empire kushan, sous le règne finissant de Sôter Mégas (98-110) ou dans les commencements de celui de Wima Kadphisès (100-127)⁶¹, était déjà solidement établi à la fois au nord et au sud de l'Hindukush. Dans la vallée de l'Oxus et les montagnes environnantes la caravane circulait donc dans un pays pacifié, sûr et prospère. A Bactres même les marchands syriens durent voir de la soie chinoise en abondance que la ville recevait du pays des Han et qu'elle acheminait vers les ports de la côte occidentale de l'Inde pour être réexportée par bateau vers le golfe Persique et la mer Rouge, comme nous l'apprend vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère le *Périple de la mer Érythrée*⁶² : c'était la certitude qu'ils étaient sur la bonne route et se rapprochaient du but.

Sections 8 à 10. – De Bactres à *Lithinos Pyrgos*

Section 8. – « Après Bactres ascension (ἀνάβασις) de la montagne des *Comèdes* ».

Section 9. – « De la montée (des *Comèdes*) à la gorge (*pharanx*) qui suit (ou précède) la plaine (ou le plateau) (τὰ πεδία).

Section 10. – « De là jusqu'à la *Tour de Pierre* (*Lithinos Pyrgos*) ».

Des nombreux points de franchissement de l'Oxus, aujourd'hui Amu-darya, qui s'offraient à eux à partir de Bactres, les gens de Maès durent choisir l'un de ceux qui les mettaient le plus rapidement à pied d'œuvre pour la remontée de la vallée du

61. Pour un nouvel état de la chronologie des premiers Kushans voir maintenant O. Bopearachchi, « Chronologie et généalogie des premiers rois kouchans : nouvelles données », *CRAI* 2006 (à paraître).

62. L. Casson (éd.), *The Periplus Maris Erythraei*, 1989, paragr. 64 (Bactres), 39 (*Barbarikon* dans le delta de l'Indus), 49 (*Barygaza* sur le golfe de Cambay), 56 (*Muziris-Nilkynda* sur la côte sud-ouest de la *Limirikè*) et p. 22-25.

Surkhan-darya par laquelle passait probablement l'itinéraire d'approche le plus aisé vers le Turkestan chinois : de préférence Termez-*Tarmita*, où les Grecs avaient fondé un important établissement qui connut son plus grand essor sous les Kushans, ou en aval le passage de Kampyr-tépé, où les Grecs avaient aussi créé un port sur l'Oxus, le plus proche de Bactres, mais de moindre importance que Termez, ou un peu plus en amont celui de Patakesar⁶³. Une fois franchi l'Oxus, on se trouvait dans la province de *Sogdiane* que la description sommaire de l'itinéraire de Maès ne nomme pas. En quatre jours, par la vallée du Surkhan-Darya, on gagnait Denau (anciennement *Chagânyân*⁶⁴) et Regar, puis on obliquait vers l'est en direction de Qaratagh (*Hamvârân*) ; on longeait alors, toujours vers l'est, la vallée du Kafirnigan par Hisâr (*Abân Kasavân*), Dushanbe (*Shumân*), Kafirnigan. Par Fayzâbâd (*Wêshegird*) on atteignait alors la haute vallée du Surkhab-Wakhsh que l'on remontait en direction du nord-est : on entrait là dans le « pays montagneux des *Comèdes* » (Section 8), dont parlent Marin et Ptolémée⁶⁵, et qu'ils rattachent au « pays des Saces » (Ptolémée VI.13). L'« ascension » (ἀνάβασις) (Section 9) se faisait d'abord à travers la partie de la vallée qui s'appelait au Moyen Âge *Rasht*, en turc *Kara-tegin* (aujourd'hui la région autour de Garm), et qui marquait alors la frontière orientale du Khorasan, où le Barmécide Fadl Abu Yayâ (fin du VIII^e s.), pour faire obstacle aux incursions des Turcs, avait fait

63. Sur ces sites voir P. Bernard et H.-P. Francfort, *Études de géographie historique sur la plaine d'Ai Khanoum*, Paris, 1978, p. 56-61, pl 5. Il y avait d'autres points de franchissement qui permettaient de remonter les autres vallées (Kafirnigan, Wakhsh lui-même, Qizil su) pour rejoindre la haute vallée du Wakhsh, mais l'importance de la ville et l'intérêt qu'elle présentait pour des marchands donnent la priorité à Termez.

64. Je donne les noms modernes et entre parenthèses les équivalents du haut Moyen Âge tels qu'on les trouve dans le *Hudūd al-'Ālam* (op. cit. [n. 57]), p. 114-115, 353-354, 361-363 (avec commentaires).

65. Également Ammien Marcellin XXIII.6,60 : le pays des Saces est dominé par les monts Ascantacas, Imaus et Comedus : *praeter quorum radices et vicum quem Lithinon Purgon appellant, iter longissimum patet mercatoribus pervium ad Seras subinde commeantibus*. Parmi les géographes arabes voir en particulier Ibn Rusta cité par J. Marquart 1901, op. cit. (n. 41), p. 233 : le pays de *Komedh* est mentionné sur le Wakhsh en aval de Rasht. Sur les Comèdes voir aussi W. Barthold 1968, op. cit. (n. 60), p. 70-71 ; W. Tomaschek, *Centralasiatische Studien I. Sogdiana*. Sitzungb. der Akad. der Wissensch., phil.-hist. Klasse 87, Vienne, 1877, p. 111-113 ; N. Severtzov, « Études de géographie historique sur les anciens itinéraires à travers le Pamir (Ptolémée, Hiouen-tsang, Song-Yuen, Marco Polo) », *Bull. soc. géogr.* 7^e série, 11, 1890, p. 414 sq. ; A. Herrmann, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike*, Leipzig, 1938, p. 103-106, 127, 133, 145-147 ; A. Stein, *Innermost Asia. Detailed Report of Explorations in Central Asia, Kan-su and Eastern Iran*, Oxford, 1928, p. 848 sq. ; *Id.*, *On Ancient Asian Tracks. Brief Narrative of three Expeditions in Innermost Asia and North-Western China*, Londres, 1933, p. 292 sq.

construire des « Portes » fortifiées, qui ne résistèrent pas toujours aux attaques⁶⁶ : l'entreprise témoigne du moins de l'importance que les autorités qui gouvernaient la vallée de l'Oxus attachaient à cette trouée vers la Chine.

Un peu avant Daraut Kurgan, après les étranglements du Karategin, la vallée du Surkhab s'ouvrait entre l'Alai au nord et le Transalai au sud en un thalweg large de 9 à 15 km, long de 125 km. C'est près de Daraut Kurgan qu'on s'accorde généralement à situer la *Tour de Pierre* (*Lithinos Pyrgos*) (Section 10) (alt. 3 121 m), sans doute, comme le nom l'indique, une fortification construite en moellons de pierre irréguliers⁶⁷, qui marquait une halte importante sur la route qui montait en pente douce vers Irkeshtam, au pied du col de Taun Murun (alt. 3 420 m), où l'on franchissait la ligne de partage des eaux entre le réseau hydrographique du bassin de l'Oxus et celui de la dépression du Tarim vers laquelle descendait la rivière de Kashgar. Irkeshtam, selon certains, serait l'*Hormètèrion*, dont Ptolémée fait « la base de départ des marchands qui commerçaient avec les Sères »⁶⁸, alors que d'autres préfèrent la situer plus à l'est, sur le rebord oriental

66. A. Sprenger 1864, *op. cit.* (n. 45), p. 43-44 ; *Hudūd al-'Ālam*, p. 361. Entre Termez et Garm on comptait 13 à 14 journées de marche.

67. A 5 km de Daraut Kurgan, au confluent du Surkhab et du Kōk Su, au village de Chat, dans une zone cultivée moins ventée que Daraut même et plantée d'arbres, A. Stein 1928, *op. cit.* (n. 65), p. 850, a noté la présence d'un vallonement délimitant une enceinte basse formant un ovale irrégulier de 300 x 250 m ; déjà J. Markwart, *Wehrot und Arang. Untersuchungen zur mythischen und geschichtlichen Landeskunde von Ostiran*, Leyde, 1938, p. 63 ; aujourd'hui E. Rtveladze, *Velikij šjolkovyi put'. Enciklopedičeskij spravočnik, Drevnost' i rannee srednevekov'e*, 1999, p. 219. Il me paraît difficile d'identifier La Tour de Pierre avec la montagne qui domine Osh, comme le propose Cl. Rapin, dans *Alexander's Legacy in the East. Studies in Honor of Paul Bernard*, Bull. Asia Institute 12, 1998, p. 218. Pareille localisation implique un détour au nord par la vallée du Fergana, peu logique et qui allonge inutilement la route qui remonte la vallée du Wakhsh. L'auteur concède que « la montée du Wakhsh-Komèdes qui eut son heure de gloire au 1^{er} siècle de n. è. [l'époque de Maès présumé] était une alternative au détour par les Portes de Fer et Samarkand pratiquée lors de périodes de tension avec le pouvoir Kang-kiu » (p. 218). Personne ne songe à nier l'existence d'une route d'accès à la Chine par le Fergana et la passe de Terek, mais ce ne fut celle que prirent les marchands de Maès. Je ne trouve pas d'explication satisfaisante aux « plaines » (ou « plateaux ») qui, chez Marin-Ptolémée, suivent (ou précèdent [?]) la « gorge » et qui sont nommés avant la Tour de Pierre située à une distance de 50 schènes (soit 277 km) : ἡ δὲ τῆς ὀρεινῆς αὐτῆς μέχρι τῆς ἐκδεχομένης τὰ πεδία φάραγος πρὸς μεσημβρίαν (I.12,7-8) ; je ne vois pas que quelqu'un en ait donné une. Les coordonnées géographiques de Ptolémée confirment que le début de la montée des Comèdes (125° 43'), la Gorge-Pharanx (130° 39') et le Lithinos Pyrgos (135° 43') se succèdent bien d'ouest en est dans cet ordre. Le mot τὰ πεδία attaché à la mention de la Gorge ne saurait donc correspondre à la large dépression de l'Alai, seul élément de la région qui mériterait vraiment ce qualificatif.

68. A Irkeshtam la route remontant l'Alai est rejointe par celle qui, par la passe très fréquentée de Terek (3 870 m), relie le Fergana à Kashgar et au reste du Turkestan chinois.

de la cuvette du Tarim, à Kashgar ou Yarkand⁶⁹ : l'*Hormètèrion* n'est pas mentionné dans le passage relatif à l'itinéraire de Maès mais apparaît chez Ptolémée dans la description de la « Scythie au-delà de l'Imaos », c'est-à-dire la région à cheval entre le haut de l'ensellement de l'Alaï et la partie occidentale du Turkestan chinois (Ptolémée, VI.13,1 ; 14,1 ; 15,3). C'est pourtant à partir de la *Tour de Pierre*, et non de l'*Hormètèrion*, que les agents de Maès ont compté la longueur du trajet qui leur restait à faire jusqu'à leur destination finale, la capitale des Sères, comme si cette fortification marquait une frontière politique entre deux mondes, celui d'où venaient les marchands gréco-syriens et dont l'Iran et l'Asie Centrale occidentale qu'ils avaient traversés n'étaient, à leurs yeux, qu'un prolongement qui gardait des affinités avec le leur, et, au-delà, un monde inconnu, Sères et Chinois confondus, dont le peu que l'on savait inquiétait par son étrangeté et les difficultés de toutes sortes qu'il y avait à entrer en contact avec lui. La suggestion que je fais ici irait dans le sens d'une hypothèse récente qui situe dans la haute vallée du Wakhsh l'une des cinq principautés entre lesquelles les nomades Yüe-chih avaient partagé les possessions grecques de la rive droite de l'Oxus qu'ils venaient de conquérir ainsi que le rapportent les sources chinoises⁷⁰. Celle-ci du nom de *Hsiu-mi* avait pour capitale *Ho-mo*, qui pourrait être une adaptation au chinois du toponyme-ethnonyme local que les Grecs avaient transcrit par *Comèdes* et

69. Kashgar : A. Herrmann 1938, *op. cit.* (n. 65), carte accompagnant *Die Alten Seidenstrasse*. Yarkand : W. Tomaschek 1877, *op. cit.* (n. 65), p. 112, qui localise La Tour de Pierre à Tashkurgane, d'après une hypothèse de H.C. Rawlinson. A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Paris, 1930, p. 201, la situe près de Kucha ! Il faut avouer qu'une localisation de l'*Hormètèrion* à Kashgar ou à Yarkand répond mieux à la réalité des choses car c'est à Kashgar ou à Yarkand que se regroupaient les marchands venus de l'ouest et que se formaient les caravanes à destination de la Chine. Le jésuite portugais Benedict de Goës qui, en 1604, se faisant passer pour un marchand arménien, arriva de Caboul à Yarkand et cherchait à gagner Cathay, écrit : « Hiarchan, cour royale du Royaume de Cascar, est une ville très fréquentée et très célèbre, ou pour la multitude des marchands qui y abordent ou pour la diversité des marchandises qu'on y apporte. Le convoi des marchands de Cabul finit en cette cour et là on dresse une autre compagnie pour aller vers le Catai. Le roi vend chèrement l'office de capitaine de ce convoi, auquel pendant tout le chemin il donne une puissance royale et absolue sur tous les marchands. Un an entier se passa avant que ce convoi pût être assemblé ; car on n'ose pas commencer ce voyage long et dangereux sans être plusieurs de compagnie, et ne se fait pas tous les ans, mais lors seulement qu'ils sont assurés qu'on les laissera entrer au Royaume de Catai » (cité d'après N. Boothroyd et M. Détrie, *Le voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, 1992, p. 133) ; H. Yule, *Cathay and the Way Thither*, nouv. éd. par H. Cordier, Londres, 1916, IV, p. 218.

70. Fr. Grenet, *Journal asiatique* 294 (2006/2) [à paraître].

les auteurs arabo-persans par *Kumedh*⁷¹. Dans le *Han-shu*, qui énumère les cinq *hsi-hou* par ordre croissant de distance à partir du Gouvernement général du bassin du Tarim, le *Hsiu-mi* est cité en tête de la liste⁷², ce qui correspond effectivement à sa situation géographique sur le chemin d'une migration empruntant, au sortir du Tarim, la voie la plus directe et la plus facile vers la vallée de l'Oxus, qui était celle du Wakhsh-Surkhab. Si la *Tour de Pierre* marquait la frontière nord-orientale des possessions yüeh-chih-kushanes, la dépression de l'Alai qui lui faisait suite a pu jouer le rôle d'une zone tampon entre les maîtres de la vallée de l'Oxus et ceux du Turkestan chinois⁷³.

Section 11.

De la *Tour de Pierre* jusqu'à la métropole des Sères : un voyage de sept mois

La dernière partie du trajet se fit entre la *Tour de Pierre* et *Sera*, la métropole des Sères (I.11,4) (fig. 2).

Dans la géographie de Ptolémée, les Sères, qui ont donné le nom de *Sérique* à la partie de l'Asie Centrale qu'ils habitent avec d'autres peuples, et à leur capitale *Sera Metropolis*, sont distingués géographiquement des Chinois Σίνοι avec leur capitale Σίνοι ou Θίνοι⁷⁴, y compris par leur livre de rattachement dans l'œuvre de Ptolémée : VI.16 pour la Sérique ; VII.3 pour la Chine. Les Sères, auxquels l'Occident attribuait à tort la production de la soie⁷⁵ – seul le *Périple de la mer Érythrée* la fait venir correcte-

71. La longueur de 2000 *li* (800 km) et la largeur de 200 *li* (80 km) que Hiuen tsang assigne au Kiu-mi-to (= Hsiu-mi) qu'il rattache au Tu-huo-lo (Tokharestan), sans l'avoir visité, conviennent à un pays de vallées montagneuses. Pour W. Tomaschek 1877, *op. cit.* (n. 65), p. 112-113, le Kiu-mi-to de Hiuen-tsang représenterait les cantons de Darwaz, Shighnan et Rushan, à l'est du haut Oxus.

72. *Han-shu* : A.F.P. Hulswé et M.A.N. Loewe, *China in Central Asia. The early Stage : 125 B.C.-A.D. 23*, Leyde, 1979, p. 121-123, notamment n. 296. J. Marquart 1901, *op. cit.* (n. 65), p. 225, identifie Hsiu-mi avec le Wakhan.

73. Le pays des Saces auquel appartiennent les montagnes des Comèdes et la région de la Tour de Pierre se continue jusqu'à l'Hormètèrion où commence le territoire des « Scythes d'au-delà de l'Imaüs ».

74. Ces formes, qui sont les plus anciennes attestations du nom de la Chine dans la littérature antique occidentale, et qui transcrivent, à travers le sanskrit, le nom de la dynastie Ch'in (221-206), apparaissent pour la première fois dans le *Périple de la mer Érythrée* (éd. L. Casson, 1989), paragr. 64, où il est signalé que c'est depuis cette ville « continentale » que la soie est exportée par voie de terre vers Bactres qui la réexpédie vers les ports de l'Inde : voir p. 20-21. Ptolémée utilise les mêmes formes, mais Θίνοι seulement pour la ville.

75. Pour les sources classiques relatives aux Sères, voir par exemple Y. Janvier, *Ktéma* 9 (1984), p. 261-303 ; B. Sergent, *Dialogues d'Histoire ancienne* 24/1 (1998), p. 7-40.

ment du pays des *Sines* – couvrent dans la *Géographie* de Ptolémée un vaste territoire qui correspond en gros au bassin du Tarim et à la Chine du Nord. La Chine proprement dite, écrasée entre les plaques géographiques de la *Sérique* au nord, de l'« Inde au-delà du Gange » à l'ouest, et l'amorce d'une terre inconnue à l'est, en bordure de l'Océan, soumise à la déformation et au rétrécissement qui défigurent toute la partie sud-orientale du continent asiatique⁷⁶, n'est encore, après cette tardive et difficile émergence dans la conscience géographique de l'Occident, qu'un embryon de Chine⁷⁷. A l'époque de Maès, la Chine des Han avait déjà cependant imposé son pouvoir aux différents petits états du bassin du Tarim qui composaient ladite *Sérique*, si bien que les gens de Maès ont certainement eu à faire aux Chinois dès qu'ils eurent atteint le Royaume de Kashgar. La capitale de la vraie Chine, Θῖναι, se trouvait être alors Lo-yang, bien plus à l'est. *Sera Metropolis* est donc à chercher au nord-ouest de cette dernière : l'identification avec la commanderie de *Wu-wei*, plus tard *Liang-tchou*⁷⁸, qui contrôlait le corridor du Hexi, lequel faisait communiquer le Kansu avec le bassin du Tarim, ne manque pas de vraisemblance. La description qu'en donne Hiuen-tsang au début du VII^e siècle répond si bien à sa fonction de *terminus* pour les caravanes étrangères chez Marin et Ptolémée qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas accorder un préjugé favorable à cette identification :

« C'est un lieu de rassemblement pour les peuples du *Huang-ho* (la vallée du fleuve Jaune), de ses voisins tibétains (*Hsi-fan*) et des peuples à la gauche des *Ts'ung-ling* (Pamirs-Alaï) ».

Il n'est guère douteux que c'est la soie que les gens de Maès allaient y chercher⁷⁹.

76. D. Thomson, *History of Ancient Geography*, Cambridge, 1948, p. 314-319 ; P. Lindegger, *Griechische und römische Quellen zum Peripheren Tibet*, III. *Zeugnisse von den Alexanderhistorikern bis zur Spätantike* (Die « Seidenstrassen »), *Opuscula Tibetana* 22, Rikon-Zurich, 1993, *passim*, où l'on trouvera la bibliographie.

77. La Chine proprement dite, celle des Σῖναι, a d'abord été connue par les marchands de la route maritime, comme en témoigne sa mention dans le *Périple de la mer Érythrée* et celle qui, chez Ptolémée I.14, lui vient, à travers Marin, d'un certain Alexandros, qui donne une estimation des distances entre la pointe du continent indien et *Kattigara*, le port utilisé par les *Sines* et que l'on situe sur la côte du Vietnam ou celle de la Chine méridionale.

78. A. Herrmann 1938, *op. cit.* (n. 65), p. 143-144 ; P. Lindegger 1993, *op. cit.* (n. 76), p. 63-65.

79. Il est bien entendu impossible de dire si, parmi les soies chinoises trouvées à Palmyre et qui datent de la période des Seconds Han (25-220), il en est qui sont arrivées par

Alors que la longueur de la première partie de la route parcourue par la caravane de Maès, de l'Euphrate à la Tour de Pierre, à travers ce qui était alors le monde connu des Occidentaux, avait été comptée en schènes-stades⁸⁰ (876 schènes = 26 280 stades pour Marin, estimation ramenée à 800 schènes = 24 100 stades par Ptolémée), pour la seconde partie de l'itinéraire à travers le monde inconnu du Turkestan chinois et du Nord de la Chine, Maès ne sut communiquer à Marin que la durée du voyage mise par sa caravane à la parcourir, à savoir sept mois, qui, convertis en mesure de longueur, donnaient une distance de 36 200 stades⁸¹. Ce chiffre considérable, mentionné globalement, sans indication d'étapes intermédiaires, éveillait légitimement les soupçons. Ptolémée avait déjà été amené à réduire la longueur des trajets tels qu'il les trouvait chez Marin pour diverses raisons : conversion mécanique par le géographe des journées de marche en nombre de stades, sans tenir compte des sinuosités de la route, des accidents du relief, des intempéries ; la route telle que la restitue Marin ne pouvait être uniformément orientée vers l'est, comme il le pense, le long du parallèle de Rhodes, mais oscille entre ce parallèle et celui de Byzance ; à cela s'ajoutent la rareté des informations, l'ignorance ou la négligence des commerçants à qui la recherche d'une information objective importe peu, sans parler de leur vantardise : dans le cas précis du voyage en Sérique, Ptolémée fustige la paresse intellectuelle des marchands de Maès qui, au cours de sept mois de voyage, ne trouvèrent rien qui fût digne d'être rapporté (VI.11,8).

Jugeant « monstrueuse » (τερατείαν) la durée de sept mois communiquée par Maès et acceptée sans discussion par Marin, Ptolémée réduisit de moitié son équivalent en stades (36 200), qu'il ramena à 18 100, ce qui, pour une valeur du stade de 185 m, donne une distance de 3 348 km : ce chiffre est beaucoup plus proche de la distance réelle Daraut Kurgan-Liang-tchou

la route continentale suivie par la caravane de Maès plutôt que par la voie maritime du golfe Persique. Sur ces soieries voir A. Schmidt-Colinet, A. Stauffer et Khaled Al-A'sad, *Die Textilien aus Palmyra. Neue und alte Funde*, DAI, Orient-Abteilung, Damaszener Forschungen 8 (2000), p. 47-48, 53, 58-81 (L. von Falkenhausen), avec la bibliographie, y compris pour les trouvailles d'Halabiyeh-Zénobie et Doura Europos.

80. Ces distances étaient elles-mêmes obtenues à partir de moyennes de chemin parcouru dans un temps défini. Les calculs au pas pratiqués dans certains cas par les topographes militaires comme les bématistes d'Alexandre et les agents de renseignement de l'Inde britannique demeuraient l'exception.

81. Soit 6 697 km pour 1 stade = 185 km, soit 32 km par étape

(3 600 km selon P. Lindegger, *op. cit.* [n. 76], p. 40, n. 2, ou 3 900 km d'après les cartes routières modernes)⁸² que ne l'était celui de Marin. Avec une durée de voyage réduite, à l'image du nombre de stades, de plus de la moitié par rapport à Marin⁸³, et un trajet ainsi ramené à 110 jours de marche effectifs, on obtient des étapes journalières de 37 km (3 348 : 110), ce qui est dans les normes⁸⁴. Pour le cas où l'on situerait *Sera metropolis* plus à l'est, à Ch'anggan, capitale des Premiers Han, ou, ce qui serait plus logique pour l'époque de Maès, à Loyang, capitale des Seconds Han, les chiffres redeviendraient erronés⁸⁵.

Rien ne permet de dire laquelle des deux routes des oasis du Tarim au départ de Kashgar – celle du nord par Aksu, Kucha, Loulan, ou celle du sud par Yarkand, Khotan, Charkhlik, qui se rejoignaient avant Dunhuang – fut prise par la caravane de Maès.

L'absence de toute mention d'étapes sur ce long trajet est une énigme, mais elle ne peut être le fait du hasard. Plutôt qu'une négligence persistante des agents de Maès, tenue par Ptolémée pour l'unique responsable, ne faudrait-il pas plutôt incriminer une surveillance permanente des autorités chinoises toujours soupçonneuses à l'égard des étrangers, fussent-ils marchands, aisément contrôlables dans les caravanes qu'ils formaient, et qui auraient interdit aux hommes de Maès de rien consigner par écrit, confisquant éventuellement les notes qu'ils auraient voulu cacher dans leurs bagages ? Du silence de Maès se tire également la conclusion que Ptolémée doit à d'autres sources les toponymes, les noms de lieux, de peuples et de villes qu'il utilise dans sa description de la Sérique et dont beaucoup sont des adaptations très libres de noms chinois anciens⁸⁶ et, en quantité

82. Ce qui est faux en extension ouest-est dans la carte de Ptolémée, c'est la quasi-inexistence du continent asiatique à l'est du méridien de *Sera Metropolis*. En revanche la différence en degrés de longitude entre Lithinos Pyrgos 135° et *Sera Metropolis* 177° 15' = 42° 15' n'est pas très éloignée de celle entre Daraut Kurgane 72° 13' et Wu-wei 117° 54' = 45° 41'.

83. A. Herrmann 1938, *op. cit.* (n. 65), p. 107-109, pense que les sept mois de Maès représentent en fait le voyage aller-retour.

84. Dans ces calculs nous avons estimé qu'en moyenne les distances journalières parcourues à pied ne sont pas très différentes de celles des animaux de bât (chevaux, ânes, chameaux). Les voyageurs les plus pauvres, qui n'avaient point de monture, suivaient d'ailleurs à pied le reste de la caravane. Sur certains terrains le cheminement des bêtes était, il est vrai, beaucoup plus facile que la marche des hommes.

85. D'après le *Hu Han-shu* (*infra*, n. 96), p. 204, la seule distance Kashgar-Loyang = 10 300 *li* = 4 120 km représente presque quatre mois de route à raison de 35 km par jour.

86. Cf. le nom des Sères et de la Sérique qui vient probablement du mot chinois *se* désignant la soie est déjà chez Apollodore d'Artémite (Strabon XI.11.1). Le chapitre que Herr-

moindre, d'emprunts aux langues locales d'origine iranienne⁸⁷ ou indienne⁸⁸.

La réduction considérable opérée par Ptolémée par rapport à Marin sur le parcours du Turkestan chinois entre la Tour de Pierre et *Sera Metropolis* se traduit sur la carte pour le trajet d'ensemble Hiérapolis-*Sera Metropolis* par un raccourcissement de 51° de longitude (Marin : 156° ; Ptolémée : 105°)⁸⁹.

A l'ouest, au contraire, Ptolémée conserva la distance entre les *Îles des Bienheureux* et *Hiérapolis* telle qu'il la trouvait chez son prédécesseur : 26 800 stades, soit 72° de longitude, le méridien de référence étant celui desdites *Îles des Bienheureux*⁹⁰. Il jugea que pour ce trajet dont les différentes sections étaient familières aux Anciens, Marin, ayant disposé de tous les paramètres entrant dans le calcul de la distance (I.11,2), avait tenu compte des corrections imposées par les changements d'orientation et les détours des itinéraires, ce qu'il n'avait pu faire ou omis de faire pour les régions au-delà de l'Euphrate.

C'est à Marin, en effet, que l'on doit le report vers l'Ouest jusqu'aux *Îles Fortunées* ou *Îles des Bienheureux*, identifiées avec les Canaries⁹¹, à la place des Colonnes d'Héraclès de Gibraltar, de la

mann 1938, *op. cit.* (n. 65), p. 135-146, consacre à cette onomastique doit être utilisé avec prudence et corrigé à la lumière des travaux de Pulleyblank dont Hulsewé fait constamment état dans son édition des chapitres 61 et 96 du *Han shu* (n. 72) ; cf. aussi l'ouvrage de P. Lindegger mentionné à la n. 76.

87. Par exemple *Throana* (Dunhuang) qui vient du sogdien *Drw'n*, ou encore *Aspakara* formé sur la racine iranienne *asp-* « cheval ».

88. Par exemple la ville d'*Ottorakora* et le peuple des *Ottorakorai* (VI.16,8) qui représentent le nom indien *Uttarakuru* « le pays du Nord ». Le peuple des *Bautai* (VI.16,5), *Bautæ* chez Ammien Marcellin, désigne les Tibétains d'après la racine *Bod-* du nom du Tibet.

89. Pour le seul trajet Lithinos Pyrgos-Sera Metropolis la réduction est de 45° (Marin 90° – Ptolémée 45°).

90. Tableau des distances sur cette section : J.-L. Berggren et A. Jones 2000, *op. cit.* (n. 2), p. 153-154. Mention des Μακάρων νῆσοι chez Ptolémée IV.6, 34 ; cf. aussi *ibid.* I.12,11 ; 14,9 ; VII.5,14 ; VIII.15,10 ; 27,12. Sur ce séjour mythique dans l'au-delà, qui est d'abord celui des héros et des justes voir Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 167-173 ; Pindare, *Olympiques*, II.75-90 ; Platon, *Gorgias* 523-525a. Chez Homère ce sont les Champs Élysées, Ἠλύσιον Πεδίον, *Od.* IV, v. 563, qui jouent le rôle des Îles des Bienheureux ; cf. M. P. Nilsson, *Gesch. der griechischen Religion* I, p. 325 sq.

91. Vers 80 av. J.-C., des marins de la Bétique qui les avaient visitées les avaient décrites à Sertorius qui avait été tenté de se retirer dans cet archipel dont ils dépeignaient la nature riante et généreuse : Plutarque, *Sertorius*, 8. Même exagérée (10 000 stades soit 1 800 km), la distance à laquelle ils situaient ces îles par rapport à la « Libye » montre qu'on dissociait désormais ces îles de la région des colonnes d'Héraclès pour les amener à une latitude beaucoup plus africaine. Elles furent explorées pour la première fois de manière scientifique par Juba II (25 av. J.-C. – 24 ap. J.-C.), le roi de Mauritanie, dont les renseignements sont passés chez Pline VI.202-205 (*Fortunatae insulae*). La notice de Pomponius Mela, *Chorographie*, III.102 (éd. A. Silberman, Belles Lettres, Paris, 1988), malgré sa sécheresse et une conces-

limite occidentale des terres connues dans la représentation cartographique du monde. La différence n'était pas considérable : 7° 30' avec Gibraltar (*Calpè*) (pour une valeur réelle de 10° 03') et n'affectait guère la longueur d'ensemble des continents telle que la fixaient respectivement Marin et Ptolémée. Mais Marin tenait à faire entrer dans le savoir géographique cet archipel au large de la côte sud du Maroc qui, après plusieurs siècles d'exploration et de colonisations phénicienne puis grecque et romaine⁹², émergeait enfin de la brume mythique dont l'avait enveloppé la tradition grecque.

*
* *

Ce sont les renseignements fournis par Maès Titianos sur l'itinéraire parcouru par ses caravanes entre Hiérapolis et la métropole des Sères qui ont rendu possible la seconde révolution du savoir géographique. La première avait eu pour auteur, dans la seconde moitié du III^e siècle av. notre ère, Ératosthène de Cyrène, dont la carte avait élargi notre représentation du monde aux dimensions des conquêtes d'Alexandre que le corps des bémates royaux avaient relevées et mesurées (fig. 8). Le monde cartographié par Ératosthène n'allait donc pas vers l'est au-delà de l'Inde, des chaînes des Pamirs et de la frange des steppes sans limites précises qu'Alexandre avait frôlées en franchissant brièvement l'*Iaxarte*, lorsqu'il avait dispersé les nomades saces qui harcelaient ses hommes occupés à construire les remparts

sion au merveilleux, confirme le progrès de l'information en situant les *Fortunatae insulae* à hauteur du Sud marocain. L'idée que se faisait Strabon sur la position et la nature des Îles des Bienheureux qu'il situe « au large de la limite extrême occidentale de la Maurousie (Maurétanie Tingitane), là où celle-ci se rapproche de l'extrémité correspondante de l'Ibérie » (I.1. 5), reste très floue. Quand, dans un autre passage (III.2.13), il les localise « non loin des extrémités de la Maurousie qui font face à Gadeira (Cadix) », c'est une autre façon d'exprimer la même approximation topographique, la mention de Gadeira devant être prise ici comme une allusion très générale à l'extrémité méridionale de l'Ibérie, équivalant à celle des colonnes d'Héraclès. Il y a du moins une nouveauté dans ce passage, c'est que l'auteur puisse dire que ces îles, que la tradition homérique désignait comme celles de Bienheureux, « étaient encore montrées de son temps » dans les parages de l'extrémité des terres marquée par Gadeira et les colonnes d'Héraclès : c'est la preuve qu'elles constituaient bien désormais une réalité pour ses contemporains.

92. Périples dit de Néchao, Périples d'Hannon, du Pseudo-Skylax, de Polybe, navigations d'Eudoxe de Cyzique : sur tous ces textes et leur valeur historique voir J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (vr siècle avant J.-C. – iv^e siècle après J.-C.)*, Paris, 1978, p. 7-173.

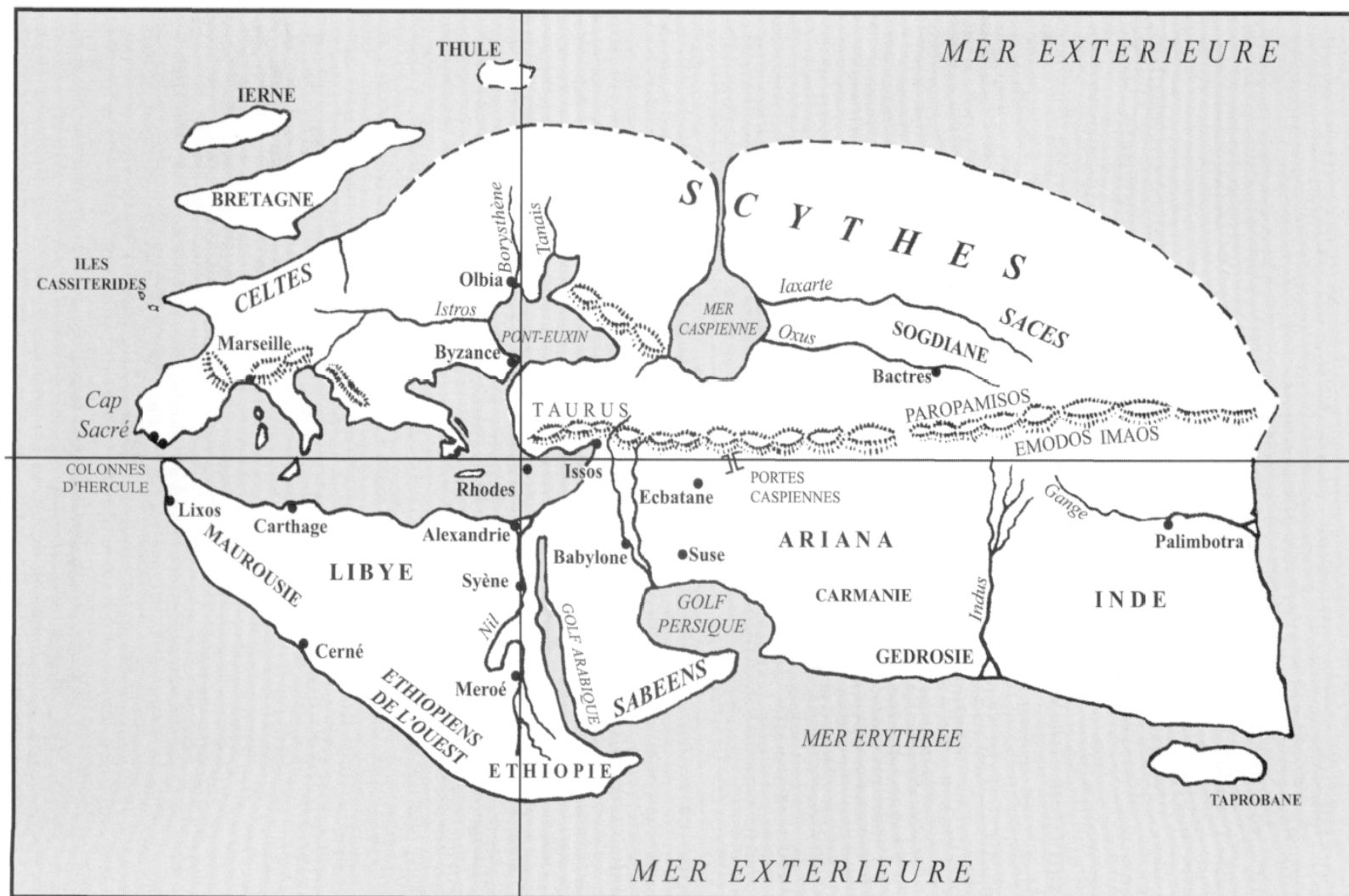


FIG. 8. – Le monde habité selon Ératosthène. Dessin de Fr. Ory d'après G. Aujac, *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe*, Paris, 1993, fig. 9.

d'*Alexandrie Eschatê*, sa fondation la plus orientale. Dans cette construction géographique *Thapsaque*, où Alexandre avait franchi l'Euphrate, avait été un point de repère essentiel pour la mise en place de la carte : c'est par là qu'Ératosthène faisait passer l'axe ouest-est sur lequel avaient été reportées les distances calculées à partir de Thapsaque même⁹³.

Avec Marin de Tyr et Ptolémée notre connaissance du monde habité se dilate jusqu'aux limites orientales de la Chine et au Sud-Est asiatique, englobant au nord la nébuleuse floue des nomades asiatiques (fig. 9). Sans doute Ptolémée ramène-t-il son extension ouest-est, depuis les îles Fortunées jusqu'aux villes extrêmes-orientales de Sera, Sinai et Kattigara (Ptolémée I.11,1), à 177° de longitude, si bien qu'il n'occupe qu'une demi-circonférence environ du globe terrestre, alors que Marin l'avait étiré sur 228° de longitude. Mais, même réduit en longueur par rapport au modèle de Marin, le monde de Ptolémée occupe beaucoup plus de place à la surface du globe que celui d'Ératosthène : la moitié au lieu d'un quart.

Si le développement de nos connaissances géographiques sur l'Extrême-Orient par les voies maritimes aux époques hellénistique et romaine est à mettre au crédit des marins occidentaux, c'est l'expansion de la Chine dans le bassin du Tarim qui amena celle-ci à faire les premiers pas vers l'ouest, en direction de la vallée de l'Oxus d'abord, puis de l'Empire parthe (*An-si*) et du Proche-Orient romain (*Ta-tsin*)⁹⁴.

En 128 av. notre ère, un envoyé de l'empereur Han Wu-ti, Chang Ch'ien, était parvenu dans la Bactriane d'où les derniers colons grecs venaient d'être chassés par les nomades Yüe-chih dont le souverain chinois cherchait à obtenir l'alliance pour prendre en étau les redoutables Hsiung-nu qui menaçaient en permanence la frontière du nord-est⁹⁵. En 97 av. notre ère un autre envoyé chinois, Kan Ying, chargé d'atteindre le Ta-tsin était

93. Strabon II.1,36-39.

94. Sur le Ta-tsin, voir en dernier lieu M. Kordosis, *China and the Greek World*, Thessalonique, 1992. D.F. Graf, « The Roman East from the Chinese Perspective », dans *Palmyra and the Silk Road (Annales archéologiques syriennes 42 [1996])*, p. 199-216.

95. *Shiji*, 123, 1a, 3B, 5b : trad. E. Zürchner, dans A.L. Basham (éd.), *Papers on the Date of Kanishka*, Leyde, 1968, p. 359-361 ; trad. Fr. Thierry, dans O. Bopearachchi et M.-Fr. Boussac (éd.), *Afghanistan. Ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest*, Turnhout, 2005, p. 498-499, 513-515 ; sur la mission de Chang Ch'ien, *ibid.*, p. 453-457 ; *Han-shu* 61 1979, *op. cit.* (n. 72), p. 208-209.

Illustration non autorisée à la diffusion

FIG. 9. – Le monde habité selon Ptolémée. *Parisinus Latinus* 8834, fol. 62-63, Bibliothèque nationale de France, Paris. D'après G. Aujac, *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe*, Paris, 1993, pl. 2.

parvenu, en traversant l'*Arachosie*, jusqu'au fond du golfe Persique, mais effrayé par les dangers de la navigation que ses informateurs locaux se plaisaient à grossir pour l'empêcher de se lancer sur l'itinéraire maritime autour de l'Arabie, il avait renoncé à poursuivre plus avant et s'en était retourné à travers l'Empire parthe et les territoires kushans par la route du nord-est⁹⁶. Mais ce sont aux marins et aux commerçants du monde gréco-romain que revient l'initiative d'avoir cherché à approcher par l'océan Indien le pays producteur de la soie et les marchés les plus orientaux des épices et des aromates. Au milieu du 1^{er} siècle de notre ère le *Périple de la mer Érythrée* mentionne une terre du nom de *Chrysè* qui englobe la Birmanie, la Malaisie et Sumatra⁹⁷. La Chine fait là sa première apparition dans la conscience géographique des Occidentaux, à la limite orientale du monde habité, sous son vrai nom, *Thina*⁹⁸, mais elle demeure un pays inaccessible et les rares productions que l'Occident s'y procure s'exportent par des intermédiaires, la soie par les Sères du Tarim vers Bactres d'où elle est acheminée vers les ports indiens de la côte occidentale, la cannelle par des peuples montagnards au Sud-Ouest de la Chine, entre l'Assam et le Se-tchouen. Il faut attendre 166 de notre ère pour qu'un marchand occidental, venu certainement par mer pour éviter la barrière de l'Empire parthe qui s'efforçait de maintenir dans ses territoires son monopole sur la route continentale de la soie, et qui se disait envoyé par l'empereur *Antun* (*Ngan-touen*), c'est-à-dire Marc Aurèle (161-180), fils adoptif d'Antonin, pût gagner la Chine par le Tonkin (*Je-nan*) avec des cadeaux (dents d'éléphant, cornes de rhinocéros, écaille de tortue) que la cour impériale jugea d'ailleurs bien ordinaires⁹⁹. Il y avait plus d'un demi-siècle que les hommes de Maès Titianos l'avaient précédé dans la Chine du Nord.

96. *Hu Han-shu* 118 : trad. Chavannes, *T'oung Pao* 8, 1907, p. 177-176. Pour le pays de T'iao-chih sur le golfe Persique où parvient Kan Ying on peut hésiter entre la région de Bushire (A. Herrmann, P. Bernard) ou la Mésène-Characène (Chavannes, Hirth), ou plus largement la basse Mésopotamie (M. Kordosis, D.F. Graf) : bibliographie dans M. Schuhol 2000, *op. cit.* (n. 36), p. 150-151. Ed. Chavannes relève la simultanéité des voyages de Maès et de Kan Ying : « Il (Kan Ying) aurait pu croiser sur les routes des Pamirs une des caravanes à la solde de Maès Titianus » (*T'oung Pao*, 1907, p. 150).

97. *Périple*, éd. L. Casson, 63, p. 235-236.

98. *Ibid.*, 64-65, p. 238-243.

99. *Hu Han-shu*, trad. Chavannes, *T'oung Pao* 8, 1907, p. 185 ; cf. M.G. Raschke, *New Studies in Roman Commerce with the East*, *ANRW* II, 9/2 (1978), n. 796, 850. En 120 des musiciens et des jongleurs venant du Ta-tsin étaient arrivés en Birmanie.

Une dernière interrogation : pour lancer une caravane dans un voyage de plus de 10 000 km aller-retour qui allait durer deux ans à travers trois grands Empires, le parthe, le kushan et le chinois, dont le dernier restait une *terra incognita*, pour exposer ses hommes et le capital investi aux risques et aux dangers de toutes sortes inhérents à une telle entreprise, il fallait que Maès ait été raisonnablement sûr que la situation politique des pays traversés et l'état des relations qu'ils entretenaient entre eux ne feraient pas obstacle à la mission de ses agents.

Or, au tournant des I^{er} et II^e siècles de notre ère les circonstances politiques dans ces trois pays offraient des conditions qui se prêtaient à l'établissement de contacts commerciaux entre le bassin méditerranéen et l'Empire chinois. A partir de 73 de notre ère, après la défaite d'Antiochos IV de Commagène et l'annexion de son Royaume par Rome, les armées romaines campent sur la rive droite de l'Euphrate au nord de Zeugma. En 115-116 de notre ère, avec l'expédition de Trajan qui s'avance jusqu'au fond du golfe Persique, la puissance romaine s'étend momentanément au-delà du fleuve sur la Mésopotamie. Mais Hadrien, en 117, renonce aux conquêtes de son prédécesseur et la Mésopotamie redevient parthe et le restera jusqu'aux expéditions de Lucius Verus (163 et 165 de n. è.). La période sans hostilité avec les Parthes qui couvre les deux dernières décennies du I^{er} siècle de notre ère et les quinze premières années du II^e siècle avant l'expédition de Trajan¹⁰⁰ représente une plage de temps propice à l'entreprise de Maès avec laquelle converge la date extrême de Marin de Tyr (100-110), dépositaire des confidences géographiques du marchand gréco-syrien.

D'autre part, dans la vallée de l'Oxus, le pouvoir kushan, né de la fusion des cinq principautés Yüe-chih, était solidement établi et, sous l'égide du roi anonyme Sôter Mégas et de son successeur Wima Kadphisès, était en passe de réunir sous sa seule autorité les territoires au nord et au sud de l'Hindukush, Inde du Nord-Ouest comprise.

100. Les projets de conquête de la Mésopotamie parthe, de la Bactriane et de l'Inde que certaines sources littéraires, nourries de références à l'expédition d'Alexandre, prêtent à Domitien dans les dernières années de son règne (81-96) (Stace, *Silves* III.2, 136-138 ; IV.1, 40-42 ; 3, 154 ; Silius Italicus, III.612-613) relèvent surtout de la flatterie à l'égard du prince ou de l'exaltation patriotique. N.C. Debevoise, *A political History of Parthia*, Chicago, 1938, p. 215, accorde trop de poids à ces développements de littérateurs.

Plus à l'est enfin, dans le bassin du Tarim, après que la mission de Chang Ch'ien (138-126 av. n. è.) eut ouvert cette région aux visées de l'Empire Han et qu'elle eut été suivie des premiers efforts pour y imposer la tutelle chinoise, on avait assisté, à la suite d'un certain nombre de déboires, dans les dernières années du 1^{er} siècle av. notre ère, à un reflux de l'influence chinoise dans ces régions. Pendant de longues décennies les empereurs avaient ensuite renoncé à contrôler les petits États qui s'étaient créés sur la prospérité du chapelet d'oasis égrenées sur le pourtour du la cuvette désertique du Taklamakan, fertilisées par les rivières descendant des montagnes du pourtour. Mais, à partir de 73 de notre ère, la Chine avait de nouveau fait sentir sa présence et en 91 le général Pan Tchao avait restauré la suprématie chinoise sur laquelle il veillait, installé sur place, en véritable proconsul, avec le titre de Protecteur général. Cette période faste pour l'influence chinoise fut, il est vrai, de courte durée puisque dès 105 de notre ère les « pays d'Occident » entrèrent de nouveau en rébellion contre l'occupation étrangère et les décennies qui suivirent virent alterner les velléités chinoises de réimposer le protectorat des Han et les résistances locales, qui s'appuyaient sur l'aide des confédérations nomades périphériques des Hsiung-nu et des Wusun, adversaires traditionnels du gouvernement impérial. Sans doute ces soubresauts politiques et les opérations militaires auxquelles ils donnaient lieu n'entraînaient-ils pas automatiquement une interruption complète de la circulation des hommes et des marchandises entre la Chine et ces diverses communautés dont l'économie ne pouvait se passer durablement des échanges proches ou lointains¹⁰¹. Toujours est-il que, dans le Turkestan chinois, durant la vingtaine d'années comprises entre 85 et 105 de notre ère, sous la *pax sinica* qu'y fait régner le brillant gouvernorat de Pan Tchao (91-101), on assiste à une réactivation des contacts en direction des pays de l'Asie Centrale occidentale et du Proche-Orient.

101. R. Bielenstein, *The Restoration of the Han Dynasty III. Bulletin of the Museum of Far-Eastern Antiquities*, Stockholm, 1967, p. 94-102. La première mission diplomatique chinoise auprès des Parthes fut envoyée par l'empereur Wu-ti (140-86) : *Han-shu*, éd. Hulsewé-Loewe, *op. cit.* (n. 72), p. 117-118. Les 2 000 cavaliers parthes qui escortèrent l'ambassade avaient certainement pour mission de surveiller les visiteurs étrangers et de les empêcher de s'écarter du chemin le plus direct. Le roi parthe rendit la pareille à son homologue chinois en lui dépêchant ses propres envoyés, chargés – cela n'avait pas échappé aux Chinois – d'observer le pays des Han.

En 87 de notre ère, le Royaume parthe envoie une ambassade à l'empereur avec en cadeau des lions et des animaux dénommés *fou-pa*¹⁰². En 101, le roi de An-hsi Muku, dans lequel certains ont voulu reconnaître Pacore II, offrit des lions ainsi que des autruches¹⁰³. Rappelons en 97 l'ambassade de Kan Ying envoyée par Pan Tchao vers le golfe Persique avec mission de rejoindre par mer le Proche-Orient romain et dont les renseignements, recueillis lors du voyage de retour à travers l'Empire parthe et l'Empire kushan avec leurs anciennes colonies séleucides et gréco-bactriennes, vinrent certainement enrichir ce que l'on savait sur le Proche-Orient gréco-romain. Sous le règne de l'empereur Ho (89-105), à plusieurs reprises, des ambassadeurs indiens avaient apporté des cadeaux que les Chinois s'étaient empressés de considérer comme des tributs¹⁰⁴. Telles sont les circonstances dont auraient pu profiter les marchands de Maès.

Si l'on en croit les annales chinoises le commerce par mer du Ta-tsin vers le An-hsi et le Shen-tu (Inde) rapportait du dix pour un¹⁰⁵. Même si le chiffre est exagéré, la perspective de pouvoir établir un circuit commercial continental avec la Chine pour le produit de luxe par excellence qu'était la soie avait de quoi inciter Maès à tenter sa chance en lançant ses marchands à travers les Empires parthe et kushan vers la lointaine métropole des Sères.

*

* *

MM. Emmanuel POULLE, Robert TURCAN, Jacques GERNET, Philippe CONTAMINE et Azedine BESCHAOUCH, associé étranger de l'Académie, interviennent après cette communication.

102. *Hu Han-shu*, trad. Chavannes, *T'oung Pao* 1907, p. 177.

103. *Ibid.*, p. 178.

104. *Ibid.*, p. 193-194.

105. *Ibid.*, p. 184.